



**HAL**  
open science

## Pensée et mémoire sociales

Valérie Haas, Denise Jodelet

► **To cite this version:**

Valérie Haas, Denise Jodelet. Pensée et mémoire sociales. J.P. Pétard. Psychologie Sociale, 2007. halshs-01559390

**HAL Id: halshs-01559390**

**<https://shs.hal.science/halshs-01559390>**

Submitted on 13 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Valérie Haas et Denise Jodelet,  
Pensée et mémoire sociales  
in Psychologie sociale, ed. Bréal, 2007



## PENSÉE ET MÉMOIRE SOCIALE

C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que l'intérêt pour la connaissance que nous avons de notre monde quotidien s'est affirmé comme une tendance centrale et autonome en psychologie sociale. Cet intérêt a conduit à développer deux grands courants de recherche complémentaires. Le premier concerne les études sur la cognition sociale, présentées dans différents chapitres de ce manuel. Le second s'intéresse plus globalement à la pensée et aux représentations sociales, en se centrant sur les formes et les fonctionnements de la pensée en usage dans la vie de tous les jours.

Le courant de la cognition sociale, inspiré par de grands psychologues européens émigrés aux Etats-Unis (Kurt Lewin, Solomon E. Asch, Fritz Heider, etc.) qui ont été marqués par la psychologie de la forme, fait de la psychologie sociale l'un des premiers champs de la psychologie cognitive (Jean-Paul Codol, *cf.* Lectures conseillées). On y définit le caractère social de la cognition de plusieurs points de vue, selon que l'on s'attache à l'objet connu, au sujet connaissant, ou au contexte et au mode de sa production. Ainsi, la connaissance sera dite sociale soit parce qu'elle porte sur des objets sociaux (nous-mêmes, les autres personnes, les groupes, etc.) ; soit parce qu'elle est socialement située, correspondant à des formes de savoir qui sont spécifiques aux domaines de la vie courante (la famille, l'école, le travail, etc.) ; soit parce que l'individu connaissant est soumis à l'influence de facteurs sociaux qui sont liés à la présence d'autres personnes et à la façon dont il les perçoit, ou à son inscription sociale (c'est-à-dire au fait qu'il occupe des rôles et des positions, intériorisés dans une identité sociale) ; soit encore parce qu'il opère dans un environnement social complexe et interagit avec d'autres acteurs pour produire des connaissances distribuées et partagées. Ce dernier point de vue trouve un écho dans le courant dit du constructionnisme social qui postule que la réalité de notre monde quotidien est le produit d'un échange discursif et d'une négociation de significations entre les partenaires d'une interaction.

Cependant, ces différents points de vue manquent à cerner, sous toutes ses facettes, la dimension sociale de la connaissance. La perspective de la cognition sociale reste centrée sur les processus intra-individuels et celle du constructionnisme se limite à des situations d'interaction directe. Aucune n'intègre la prise en compte de la correspondance existant entre formes d'organisation sociale et formes de pensée, ni celle des effets que peuvent avoir sur l'élaboration de la connaissance la communication institutionnelle et médiatique, les dis-

cours et les savoirs circulant dans la société. C'est ce à quoi s'attache précisément le courant d'étude de la pensée et des représentations sociales auquel est consacrée une partie de ce chapitre. Initié en 1961, par Serge Moscovici, qui entendait contribuer à une psychosociologie de la connaissance, ce courant prend ses racines dans la sociologie et l'anthropologie (en particulier Emile Durkheim et Lucien Lévy-Bruhl), comme dans les perspectives constructivistes et culturelles (en particulier Jean Piaget et Lev Semionovitch Vygotsky).

Les paradigmes utilisés dans ces courants de recherche ont en commun de conférer à la mémoire une position centrale pour rendre compte des processus cognitifs et de leur statut épistémologique. L'accent est alors mis sur le rôle que la mémoire joue dans la connaissance, soit, comme c'est le cas dans les modèles cognitifs qui considèrent la connaissance comme résultant d'un processus intra-individuel de traitement de l'information, en tant que mode de conservation des informations, soit, comme c'est le cas avec le paradigme des représentations sociales, en tant qu'arrière-fond de savoirs partagés qui, assurant la pérennité des représentations au sein d'une formation sociale ou culturelle, permet à ses membres d'interpréter et rendre familières les données nouvelles rencontrées dans le cours de la vie quotidienne comme dans l'environnement matériel, social et mental. Enfin, le courant du constructionnisme social qui insiste sur l'historicité des phénomènes psychologiques, propose une théorie de la mémoire qui permet d'établir le caractère co-construit et extra-mental de la connaissance. Cet intérêt pour la relation entre mémoire et connaissance s'est développé en même temps que les sciences sociales prêtaient une attention accrue aux phénomènes de mémoire, pour des raisons théoriques et méthodologiques (prévalence de l'ethnométhodologie, de l'histoire orale, etc.) ou conjoncturelles (affirmation des identités nationales et des particularismes locaux).

Il en est résulté une préoccupation croissante pour la mémoire sociale et/ou collective, thèmes sur lesquels se sont ouverts des programmes de recherche depuis une date relativement récente. Cette tendance renoue avec un intérêt qui s'est manifesté avant la dernière guerre, produisant les travaux importants et incontournables de Maurice Halbwachs (*Lectures conseillées*), en France, et de Frederic C. Bartlett (*Lectures conseillées*), en Angleterre. Ce domaine d'études est renaissant en France et il n'existe pas encore d'ouvrages généraux qui lui soient consacrés. Cependant, comme nous allons le voir, il réunit des travaux de psychosociologues qui, à partir de perspectives et de pratiques différentes, font un véritable travail de défrichage et montrent que l'étude de la mémoire sociale ouvre de nouvelles perspectives. En effet, ce regain d'attention place l'étude psychosociologique de la mémoire dans un contexte quelque peu conflictuel, puisqu'il émerge à la conjonction de courants de recherches qui s'opposent dans le débat scientifique. D'une part, le cognitivisme, qui souligne le rôle de la mémoire dans les activités mentales de traitement de l'information et de connaissance, d'autre part, le constructionnisme social, qui, pour rendre compte du caractère social de la mémoire en fait une forme de pratique sociale, de nature purement discursive. Une nouvelle fois la polarité qui existe au sein de la psychologie sociale entre approches intra-individuelles et sociales est mise ici en relief. Cette discipline doit relever le défi en intégrant les dimensions cognitives et sociales de l'approche de la mémoire.

Le présent chapitre expose ces récents progrès en articulant l'étude de la mémoire sociale aux courants d'études sur la pensée et les représentations sociales, qui prennent en compte l'historicité des phénomènes.

## LECTURES CONSEILLÉES

### Ouvrages de référence

- BARTLETT, F.C. (1932). *Remembering. A study in experimental and social psychology*. Cambridge : University press.
- HALBWACHS, M. (1925) (rééd. 1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- HALBWACHS, M. (1950) (rééd. 1997). *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel.
- GERGEN, K.J. et GERGEN, M.M. (1984). *Historical social psychology*. Londres : Laurence Erlbaum Associates, Inc.

### Pour aller plus loin

- CODOL, J.P. « Vingt ans de cognition sociale ». *Bulletin de psychologie*. « Psychologie cognitive : questions vives. » Mai-juin 1989, 42, n° 390, pp. 472-491.
- JODELET, D. (1988). Pensée sociale et historicité. *Technologies. Idéologies. Pratiques*, numéro spécial *Psychisme et histoire*, 8, n° 1 à 4, pp. 395-405. Aix-en-Provence : Université de Provence.
- LEYENS, J.P. (1983). *Sommes-nous tous des psychologues ?* Bruxelles : Mardaga.
- MIDDLETON, D. & EDWARDS, D. (1990). *Collective remembering*. Londres : Sage.
- Bulletin de Psychologie*, « La mémoire », janvier-avril 1989, 42, n° 389.
- Bulletin de Psychologie*, « La mémoire sémantique ». Numéro Spécial. 1976, 29.
- Sciences humaines*, dossier sur « la mémoire », octobre 1994, n° 43.

### Ouvrages ou revues transdisciplinaires :

- NAMER, G. (1987). *Mémoire et société*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Communication « La rumeur », n° 52, 1990, Seuil.
- Communication « La mémoire et l'oubli », n° 49, 1989, Seuil.

Voir également les lectures conseillées du chapitre 4 sur les représentations sociales.



## PENSÉE SOCIALE

berger, P. et Luckman, T. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris: L'Éditions Klincksieck.

Selon P. Berger et T. Luckman (1986), « dès que l'on observe des phénomènes qui sont spécifiquement humains, on entre dans le royaume du social. L'humanité spécifique de l'homme et sa socialité sont jumelées de façon inextricable. L'homo sapiens est toujours, et dans la même mesure, un homo socius. »

C'est pourquoi l'étude de la connaissance sociale s'impose à la psychologie sociale qui, selon Serge Moscovici, « aurait avantage à inclure dans son champ d'étude, à côté des comportements, les connaissances que les individus et les groupes possèdent, utilisent, concernant la société, autrui, le monde, et aussi l'organisation spécifique de cette connaissance ».

Quand on parle de connaissance on se réfère à deux aspects complémentaires de la pensée : l'ensemble des contenus ou assertions concernant un certain état du monde (la pensée constituée), et l'activité mentale qui produit ces contenus (la pensée constituante). Ces deux aspects sont généralement distingués comme les **produits** et les **processus** de la cognition.

Les études menées dans le cadre de la cognition sociale s'attachent plutôt aux processus et, de ce fait, sont surtout centrées sur ce qui, imputable à des mécanismes universels ou généraux, se passe à un niveau intra-individuel tandis que l'étude des contenus est plutôt considérée comme marginale car relevant de variabilités sociales et historiques. En revanche, le courant d'étude de la pensée et des représentations sociales s'attache tout autant aux contenus de la pensée qu'aux caractéristiques de son fonctionnement, rapportés à des processus sociaux et, par là même, tenus pour dépendants des contextes spatiaux et temporels et des espaces mentaux dans lesquels s'élabore la connaissance (cf. document 3 A 1).

S'interrogeant sur la façon, dont nous, sujets sociaux, sommes capables d'appréhender les événements de la vie quotidienne, notre environnement, l'ensemble des informations qui circulent autour de nous, les gens de notre entourage, on se demandera alors comment se constitue cette connaissance « spontanée », « naïve » ou encore naturelle appelée couramment le **sens commun** ?

« **Le sens commun** comporte les images et les liaisons mentales qui sont utilisées et parlées par tout le monde quand les gens s'efforcent de résoudre des problèmes familiers ou d'en prévoir l'issue. C'est un corpus de connaissances fondé sur des traditions partagées et enrichi par des milliers "d'observations", "d'expériences", sanctionnées par la pratique. Les choses y reçoivent des noms, les individus sont classés en catégories; des conjonctures sont faites spontanément au

cours de l'action ou de la communication ordinaires. Tout cela est emmagasiné dans le langage, dans l'esprit et le corps des membres de la société. Ce qui donne à de telles images et liaisons mentales un caractère d'évidence irréfutable, de consensus à propos de ce que "chacun sait." » Moscovici, S. et Hewstone, M. (1984). De la science au sens commun. In S. Moscovici (Ed.). *Psychologie sociale*. pp. 539-566. Paris. Presses Universitaires de France.

## I - POURQUOI PARLE-T-ON DE PENSÉE NATURELLE ?

C'est une manière de distinguer le sens commun d'autres formes de pensée formelle, comme notamment la pensée scientifique, ou celles qui correspondent à une expression culturelle (systèmes mythiques, religieux, arts, etc.). La pensée naturelle possède les particularités suivantes :

- Elle se fonde sur l'**expérience sensible**. La différence entre savoir savant et savoir de sens commun est mise en évidence, notamment, par ceux qui s'occupent de vulgarisation scientifique comme l'illustre un exemple donné par P. Roqueplo (1974). Le mot « masse » est un concept dont la définition scientifique remonte à trois siècles ; rendu largement familier par l'apprentissage scolaire, il fait partie de notre culture courante. Cependant, la signification que lui prête le sens commun continue d'être confondue avec celle du « poids » dont l'évidence sensible est immédiate.

- Elle se manifeste dans la **communication sociale**, marquée de la sorte par le caractère oral de sa transmission quand celle-ci s'opère dans le cadre d'interactions verbales, ou son caractère imagé quand la transmission est médiatique.

- Elle s'exprime à travers le langage de tous les jours, dit **langage naturel** par opposition aux langages artificiels que constituent les systèmes de signes arbitraires et conventionnels utilisés dans la science et dans certains domaines de l'expression culturelle.

Dans un premier sens, cette opposition correspond à celle qui est établie, dans les sciences cognitives, entre les « systèmes naturels » objets des neurosciences, de la psychologie, la linguistique, etc., et les « systèmes artificiels », étudiés par l'intelligence artificielle, l'électronique, l'informatique ou encore la robotique. Mais l'opposition prend un autre sens si l'on aborde la **connaissance courante** (voir encadré page suivante) comme un donné observable au même titre que d'autres productions mentales sociales. Non seulement cette connaissance courante tire ses informations de l'observation directe et de la perception sensible, mais aussi des significations transmises par la communication sociale ou la tradition, qu'elle traduit par des expressions concrètes qui diffèrent des symboles utilisés par la science, et s'inspirent de ceux que fournissent le mythe et l'art.

- Elle satisfait à une logique qui ne répond pas aux canons de la logique formelle, parce qu'elle est concrète, prenant ses outils conceptuels dans l'expérience sociale immédiate, orientée vers la gestion des situations de la vie quotidienne, la recherche d'approbation ou d'influence sociale, et directement en prise avec les intérêts et l'engagement social des acteurs qui la produisent.

Pendant longtemps, les chercheurs en psychologie, aussi bien qu'en sciences sociales, ont réduit l'étude de la pensée naturelle à celle, approximative, de l'enfant, du primitif ou du malade mental : c'est-à-dire comme caractéristique de la pensée de ceux qui sont « autres » que l'homme normal. Aujourd'hui, tout le monde s'accorde pour considérer la « pensée naturelle » comme une pensée « autre » que celle de la science, ou d'autres régions de savoir, mais dont l'étude est tout aussi légitime.

En psychologie sociale, on s'est ainsi intéressé aux modalités de la pensée naturelle, soit dans une perspective syntaxique en recherchant les règles qui ordonnent les discours, soit dans une perspective sémantique en recherchant la cohérence qui

Roqueplo, P. (1974). *Le partage du savoir. Science, culture, vulgarisation*. Paris : Seuil.

## La connaissance courante à travers un exemple : le sel.

Ce que tout un chacun en sait présente une forme et un contenu différents de ce que désigne l'expert scientifique dans une formule abstraite pour décrire sa composition (NaCl) et celle de ses différentes variétés (par exemple les sels minéraux dont nous faisons usage pour notre mieux-être corporel), résultant du remplacement de tout ou partie de l'hydrogène d'un acide par un métal, une base.

Le sel, dans la vie quotidienne, fait d'abord penser à la substance utilisée en cuisine définie par son aspect (friable), sa couleur (blanche), son goût (piquant). On sait comment il faut l'utiliser, ni trop ni trop peu, critères variables selon la sensibilité de chacun, et que certains régimes l'excluent. On connaît son sens figuré, renvoyant à l'attrait ou à l'intérêt qui se rajoute à certains états ou certains discours, et son emploi dans la sagesse populaire (mettre un grain de sel sur la queue d'un oiseau pour l'attraper est le prototype du moyen illusoire utilisé pour atteindre un but). Il est aussi présent dans certaines images reprises de la pensée mythique ou religieuse où il symbolise la pureté, la punition ou la stérilité. On sait que dans les salaisons, le sel permet de conserver les matières organiques,

mais beaucoup ont sans doute oublié l'origine de l'expression « sel de la terre » qui désignait les apôtres, messagers élus par Dieu pour combattre la corruption des peuples. La « statue de sel » évoque toujours la punition divine infligée à la femme de Lot pour avoir enfreint l'interdit de se retourner vers Sodome en flammes. Récemment, le psychiatre Franco Basaglia qui a révolutionné le régime réservé aux malades mentaux en Italie et obtenu la fermeture des asiles, a pris comme emblème de son action « le sel et l'arbre ». Il s'appuyait sur une croyance et une coutume, autrefois largement partagées dans le monde, et qui voulaient que l'on répande du sel sur un lieu pour le stériliser, pour signifier que l'on substituait à la négation institutionnelle des malades mentaux (le sel), la défense de leur vie et de leur réinsertion active dans la communauté (l'arbre).

Matière naturelle, le sel est devenu un de ces « symboles naturels » que la pensée naturelle utilise comme analogie pour exprimer et légitimer une prescription ou un ordre social, à l'égal du corps dont l'expérience constitue, en sa spécificité sexuelle, la base originelle de la catégorisation entre semblable et différent et de la « logique de la différence » qui permet de penser les événements de notre vie.

organise les contenus et les significations. C'est ainsi que l'on a été amené à mettre l'accent sur la correspondance existant entre l'ordre de la pensée et l'ordre social, sur l'effet des facteurs sociaux lié au fait que la connaissance est socialement située, spécifique aux différents domaines de la vie courante, produite dans l'interaction et portant sur des objets sociaux. Cependant, l'ensemble de ces travaux qui sont rangés sous le signe de la cognition sociale, soulèvent une double question : ils situent l'étude de la pensée naturelle au niveau intra-individuel et ils ont tendance à analyser ses fonctionnements comme présentant des écarts par rapport aux raisonnements soumis aux normes et aux règles de la logique formelle et de la pensée scientifique (cf. chapitre 2). Ecueils que pallie l'étude de la pensée naturelle comme pensée sociale.

Dans quel sens entendre, dès lors, pensée sociale ?

## 2 - EN QUOI LA PENSÉE NATURELLE EST-ELLE SOCIALE ?

Les caractéristiques sociales de la pensée naturelle seront rapportées à des propriétés qui tiennent à son extension, ses modes d'élaboration et ses fonctions. En effet, la pensée peut être qualifiée de sociale sous plusieurs aspects.

### A/ L'EXTENSION

Elle est partagée par un ensemble de personnes que réunit leur appartenance à un même groupe ou à une même condition. Par exemple : les membres d'une même profession, d'un même ensemble social (de type classe sociale ou même communauté ethnique) ou d'une même religion. Un tel partage affecte surtout les contenus de la pensée dans la mesure où l'adhésion à un même corps d'idées permet d'affirmer une appartenance et d'exprimer une **identité sociale**. Cependant, on

peut montrer, comme l'a fait *Uli Windish* dans ses études sur la xénophobie (1978), qu'il existe plusieurs formes de pensée et de raisonnement quotidiens spécifiques aux différents groupes dans la société.

### B/ LES MODES D'ÉLABORATION

Ces-ci sont tributaires des différentes formes de communication : interindividuelle, institutionnelle et médiatique. Il s'agit en effet d'une pensée constituée au cours d'échanges sociaux qui prennent place aux différents niveaux de la réalité sociale : depuis la conversation, jusqu'à la circulation de messages dans l'espace public via les moyens de communication de masse, en passant par la transmission d'informations dans les ensembles institutionnels (exemple : l'école) ou les groupes primaires (exemple : la famille) et secondaires (exemple : les associations, les syndicats). Ces processus de communication vont avoir un effet, non seulement sur les contenus, mais aussi sur les propriétés cognitives et le style de la pensée sociale.

À un premier niveau, celui des échanges quotidiens dans la conversation, la communication interindividuelle met en présence des interlocuteurs qui n'ont pas toujours, relativement aux thèmes dont ils débattent, ni le même intérêt, ni la même familiarité. Ils n'en cherchent pas moins à faire valoir leur point de vue ou à concourir à la construction d'une interprétation commune. Ils élaborent ainsi une pensée qui est marquée, au plan individuel et collectif, par trois caractéristiques mises en évidence par *Moscovici*. D'abord, la dispersion et le décalage des informations, liés au fait que les interlocuteurs ne disposent pas du même bagage de connaissances ; ensuite la focalisation de l'attention, liée au fait que chacun s'attache à des aspects différents de la réalité, en fonction de son intérêt et de son implication personnelle ; enfin la pression à l'inférence qui amène à prendre position rapidement face à ses interlocuteurs pour en obtenir la reconnaissance et l'adhésion. Ces trois phénomènes vont affecter le style et la logique de la pensée naturelle. (cf. chapitres 5 et 6). Le style est caractérisé par son aspect concret, imagé, le recours au « formalisme spontané » par la répétition des assertions, l'usage de clichés et de jugements constructifs plutôt que correctifs, la prédominance des principes d'analogie et de compensation, le dualisme causal.

D'autres travaux soulignent les caractéristiques sociales de la logique naturelle liées aux besoins de la communication et de l'affirmation des places occupées par les locuteurs. Cette logique, souvent inscrite dans un contexte de controverse, répond au souci d'influencer, de faire passer les idées pour les faits (*Jean-Blaise Grize*, 1990). L'analyse de situations de conflit entre des façons de connaître et de parler propres à des personnes et des groupes différents a permis à *Windish* (1985) de mettre en évidence la façon dont l'affrontement entre les protagonistes du conflit se traduit au niveau de la logique polémique et des stratégies discursives (par ex : disqualification, réfutation, démasquage de l'interlocuteur, ironie, extrémisation).

Ceci nous renvoie au second niveau d'analyse de l'élaboration sociale de la pensée, celui qui réfère aux positions occupées par les sujets dans le système des relations et rapport sociaux. Le fonctionnement et la logique de la pensée sont alors subordonnés à l'intervention de dynamiques sociales. Processus démontré de deux manières. D'un côté par *Willem Doise* (1990) qui introduit la notion de **marquage social**, à propos des connaissances développées en interaction avec autrui dans des situations où sont actualisées des significations et des représentations de nature sociale. Pour *Doise*, « des scénarios, règles, normes pertinentes pour chaque situa-

*Windish, U.* (1978). *Xénophobie. Logique de la pensée populaire*. En collaboration avec J.M. Jaeggi et G. de Rham. Lausanne : L'Age d'Homme.

(1985). *Le raisonnement et le parler quotidiens*. Lausanne : L'Age d'Homme.

*Grize, J.B.* (1990). *Logique et langage*. Paris : Ophrys. (1996). *Logique naturelle et communication*. Paris : Presses Universitaires de France.

**Marquage social** : correspondances qui peuvent exister entre, d'une part, les régulations sociales qui caractérisent l'interaction entre les protagonistes réellement ou symboliquement présents dans une situation spécifique, et, d'autre part, les relations cognitives portant sur certaines propriétés des objets qui médiatisent ces relations sociales.

tion régissent les différentes interactions sociales auxquelles les individus, enfants ou autres participent. Ces schèmes pré-existent aux fonctionnements cognitifs individuels qui sont actualisés dans certaines situations. » (Doise, 1990, p.121).

Willem Doise et son équipe se sont intéressés au rôle déclencheur de l'interaction sociale dans le développement des opérations cognitives, en ce qu'elle enrichit la situation par des significations sociales. Cette activation est favorisée par l'existence d'un conflit socio-cognitif qui permet la confrontation de points de vue opposés. Basée sur l'hypothèse que des régulations d'ordre social aident l'individu à développer le contrôle de ses activités de raisonnement sur l'environnement, une série d'expériences menées avec des enfants établit que, en coordonnant ses actions avec celles de ses partenaires, l'enfant devient capable de construire des coordinations cognitives qui ne lui étaient pas encore accessibles.

L'incidence du système des rapports sociaux et des dynamiques sociales sur l'élaboration de la pensée sociale est également mise en évidence par les travaux qui portent sur les contraintes liées à l'insertion sociale des individus et réfèrent à des « cultures » locales (culture d'entreprise par exemple) où les normes institutionnelles orientent les modes de pensée, les catégorisations et les raisonnements.

Un dernier niveau concerne la façon dont la pensée sociale s'élabore au contact des messages véhiculés dans la société par le biais de divers canaux de la communication médiatiques et institutionnels. Les premiers proposent des contenus de connaissance utilisés par les individus comme des outils, des ressources, pour maîtriser l'environnement matériel et social, orienter les communications et les conduites. Ils affectent également les processus de pensée dans la mesure où ils transmettent des normes et valeurs qui infléchissent les logiques d'interprétation des phénomènes, comme nous le montrons plus loin à propos du corps. Les seconds, comme nous venons de le voir, sont les médiateurs des systèmes de normes et de prescriptions propres à une culture institutionnelle donnée.

#### L'élaboration de la pensée sociale à travers les normes institutionnelles.

Une étude des transformations introduites dans la culture hospitalière par la prise en charge des fins de vie de malades du sida a mis en évidence que la façon de concevoir les relations soignants-soignés, les processus d'appréhension de l'état des patients, les modes d'élaboration des décisions les concernant, est étroitement dépendante de la perspective « curative » (centrée sur le traitement des affections) ou « palliative » (centrée sur le soulage-

ment des symptômes et l'accompagnement du patient) adoptée dans différents services hospitaliers. Ces perspectives ont également des incidences sur l'élaboration de l'expérience professionnelle spécifique aux différentes catégories de personnel médical et paramédical.

Sida et soins palliatifs : les soignants face aux malades en phase avancée de l'infection VIH. Jodelet et al., 67 - 81. In *Des professionnels face au sida. Evolution des rôles, identités et fonctions*. Avril 1998.

ANRS. Collection Sciences sociales et sida

### C/ LES FONCTIONS

Elle est au service d'une maîtrise de l'environnement qui comprend aussi bien les objets, matériels, sociaux ou idéels que l'on a à connaître et les personnes avec qui on interagit. Elle sert à l'orientation de nos communications et de notre action sur le monde et les autres. Elle concourt à l'établissement d'une vision de la réalité commune à un ensemble social (groupe, classe, etc.) ou culturel donné souvent placée au service des intérêts et de l'expression des groupes et de leurs membres, ce peut être également une pensée « socio-centrique » qui intervient au titre de légitimation ou de justification d'un état ou du comportement social.

### D/ LA PERTINENCE PRATIQUE

L'activité mentale à l'œuvre dans la pensée sociale est orientée vers une pratique ou un savoir, qui servent de guide d'action concrète sur les hommes et les choses, par le biais entre autres de la communication. Lesquels correspondent à un ensemble de règles, savoir-faire, interprétations en œuvre dans notre système de pensée qui permettent une certaine activité sociale.

#### La pensée sociale est d'abord un guide d'action concrète.

« Celui qui agit dans le monde social, (...) l'expérimente d'abord comme le champ de ses actions actuelles et possibles, et seulement dans un deuxième temps comme l'objet de ses réflexions. Pour autant qu'il soit intéressé par la connaissance du monde social dans lequel il vit, il l'organise, non pas dans les termes d'un système scientifique, mais dans des termes de pertinence pour ses actions. Il organise le monde autour de lui comme un champ qu'il domine et dont il constitue le centre ; il est par conséquent particulièrement intéressé par la portion du monde qui est à l'intérieur de ses

visées actuelles ou possibles. Il sélectionne ceux de ses éléments qui peuvent servir de moyens ou de fins pour « son usage et son plaisir », pour poursuivre ses buts et pour vaincre les obstacles. Il s'intéresse à divers titres à ces éléments et, pour cette raison, il n'aspire pas à acquérir la même familiarité avec eux tous. Ce qu'il veut, c'est de la connaissance graduée des éléments significatifs, le degré de connaissance désirée étant en corrélation avec leur pertinence. Ou, pour le dire autrement, le monde lui apparaît, à tel moment donné, comme stratifié en différentes couches de pertinence, chacune requérant un degré différent d'approfondissement. » (Schutz, 1987.) (Cf. document 3 A 2.)

Cette notion de « pertinence » a récemment été reprise, dans le cadre des sciences cognitives (D. Sperber, 1986, 1989), pour rendre compte de l'attention sélective portée par l'individu aux informations présentes dans son environnement cognitif constitué par tous les faits qui lui sont manifestes et les communications qu'il reçoit.

Sperber, D. et Wilson, D. (1986). *La pertinence. Communication et cognition*. Trad. fr., 1989. Paris : Éditions de Minuit.

### 3 - UN CAS TYPE : LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Une illustration de cette pensée sociale peut être trouvée dans les représentations sociales qui la mettent en œuvre à propos d'objets circonscrits dans l'environnement humain, social et matériel. Le cas générique que nous livre le paradigme (cf. chapitre 1) élaboré par Moscovici en 1961 recouvre des phénomènes complexes qui s'observent directement sous diverses formes (discursives, iconiques, matérielles) dans l'espace public, ou dont l'expression (généralement verbale) est suscitée par des méthodes d'enquête (interviews, questionnaires, associations de mots). Ces phénomènes peuvent être abordés soit comme des champs comportant des éléments divers (images, opinions, attitudes, assertions, croyances, valeurs, etc.) organisés en un système cohérent, soit comme des structures structurantes dont le modèle structural (cf. chapitre 4), cherche à rendre compte de l'organisation et des transformations, soit comme des principes de prise de position qui rendent compte des attitudes manifestées à l'égard de questions socialement mobilisatrices (Doise).

Les contenus et formes de la pensée sociale sont ainsi étroitement dépendants des contextes sociaux, spatiaux et temporels au sein desquels ils sont élaborés. D'où la nécessité de prendre en considération l'historicité des processus et des contenus de la connaissance sociale.

## B

## TEMPS ET HISTOIRE

Jusqu'aux années 1960, la psychologie sociale a peu pris en compte l'intérêt qu'il y a à travailler à partir de l'histoire. Un renversement de tendance a été amorcé par Moscovici (1961) quand, étudiant la diffusion de la psychanalyse dans la société française, il a mis en évidence l'effet du contexte historique et politique sur l'élaboration des représentations sociales, puis il s'est confirmé par le développement d'un courant faisant retour à l'histoire il y a une quinzaine d'années (Kenneth J. Gergen et Mary M. Gergen, 1984, cf. Lectures conseillées). Actuellement, en France, certains laboratoires de recherche intègrent l'histoire dans leurs travaux.

Pourtant, les apports de l'histoire sont d'une particulière importance dans le domaine de la cognition, où la permanence du paradigme behavioriste ainsi que les modèles inspirés du traitement computationnel de l'information, donnent trop souvent de la connaissance une description formelle, intemporelle, située au niveau intra-individuel. En introduisant une réflexion sur l'approche sociale et historique de la cognition, la psychologie sociale pourrait intégrer dans son traitement de la connaissance les éléments sociaux et culturels et introduire de l'historicité dans ses modèles.

## 1 - LES ESPACES : CULTURES ET SOCIÉTÉS

En effet, les phénomènes étudiés par la psychologie sociale prennent souvent des formes et des significations variables à travers le temps ou dans des espaces culturels différents. L'effet des conditions sociales, culturelles et historiques sur ces phénomènes peut être rendu sensible à propos de la mémoire comme nous le verrons plus loin ou dans un domaine comme celui de la personnalité, dont Jean Stoetzel a montré qu'elle constitue l'un des thèmes centraux de la psychologie.

## A/ LA NOTION DE PERSONNE

Pour Stoetzel, « c'est la pluralité des conceptions et des fonctionnements de la personne qui frappe le plus l'observateur contemporain, au triple point de vue des contenus, de la forme, et de l'existence même du concept de personne » (1978, 173).

Cet auteur montre d'une part, que la notion de personne est décrite dans la littérature occidentale en termes contradictoires; tantôt elle est unique, simple et cohérente, tantôt elle est complexe, incohérente et changeante. Cependant, une caractéristique n'appartient qu'à elle, c'est sa valeur : « La personne est toujours un pour-soi, rattachée à ce qui a le plus de prix, l'honneur et l'amour, la raison et Dieu » (1978, p. 171). Cela se répercute, d'ailleurs, en de nombreux domaines de la pensée institutionnalisée comme le droit civil, pénal, la politique, la morale ou la philosophie, qui dépendent, pour beaucoup, du contenu de valeur attribué à la personne.

D'autre part, l'analyse de la notion de personne dans différentes cultures montre que celle-ci peut différer profondément dans son contenu de la notion occidentale (cf. document 3 B 1).

## Exemples de conceptions de la personne empruntées à des études ethnologiques.

Dans la population songhaï (Jean Rouch (1989) 2<sup>e</sup> éd. *La religion et la magie songhay*, Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles, p. 34 et suivantes) les individus sont composés d'un corps, d'un flux vital, *hundé*, et d'un principe spirituel particulier, *biya*, l'âme. Ce flux, qui se rapproche d'une sorte de « souffle de vie » au niveau étymologique, a tendance à s'échapper par le sang, l'éternuement, la salive, les excréments, la respiration, voire même par simple contact. Cependant, il peut se régénérer et donne vie dès qu'il pénètre les corps. Le *biya* de l'homme, lui, est invisible, et se tient debout derrière lui. On peut l'apercevoir dans un miroir. Il ressemble à une espèce de principe de vie, que l'on peut retrouver aussi dans la plupart des mécanismes du monde (pluie, fertilité de la terre, ...). Il n'est pas attaché au corps, et

peut s'en éloigner, c'est ainsi que les Songhaï expliquent certains fonctionnements mentaux : pendant le rêve, le *biya* quitte le corps, rencontre d'autres *biya* et a des aventures. Dans la société soudanaise, le *ni* et le *dya* sont des éléments spirituels qui existent d'une manière permanente : ils sont réutilisables indéfiniment et l'individu se trouve donc intimement incorporé au groupe social éternel et variable. En Nouvelle-Calédonie, le peuple canaque, d'après Maurice Leenhardt (*Do Kamo, la personne et le mythe dans le monde mélanésien*, 1937, Paris : Gallimard), ne dispose pas d'un nom personnel qui le désigne individuellement sans équivoque. Il est pris dans un réseau de relations sociales dont il ne peut s'abstraire, et surtout il n'a pas l'idée que son corps c'est lui-même. Quel peut être dès lors, le sentiment du moi chez le Soudanais ou le Canaque?

Par ailleurs, il apparaît que ce type de notion, varie même dans le champ scientifique, comme le montre Jerome Bruner (1991) qui retrace l'histoire en psychologie du concept « classique et central » de *self* (que l'on peut rapprocher de celui de moi, de personne et de personnalité). Il tente de montrer comment le *self* « est défini à la fois par l'individu et par la culture dans laquelle il est immergé ».

Déjà difficile à aborder en tant qu'expérience humaine directe, il a reçu diverses définitions: celles de type « essentialiste » qui le font correspondre à une substance statique ou à un univers de motivation et de cognition, centre de conscience, d'émotions, de jugements et d'actions ; celles à « géométries variables » qui soit le diluent en le réduisant à tout ce qui est mesurable par les tests qui lui sont consacrés, soit l'étendent jusqu'à incorporer l'entourage et tous les possibles ; celles de type « dynamique » qui voient le *self* comme ancré dans une situation historico-culturelle, résultat d'une construction qui procède de l'extérieur vers l'intérieur. Elles en font un preneur de décisions, un stratège, un joueur qui se présente aux autres ou un « conteur d'histoires », ou encore un *self* historique allant du passé vers le présent et modelé par « une société, une économie et un langage, qui sont autant de "réalités historiques" qui bien que susceptibles d'être révisées ont créé l'échafaudage sur lequel s'appuient nos pratiques d'agents humains » (Bruner, p. 126).

On voit donc combien la conception de la personne ne peut être envisagée sans prendre en compte les modèles à l'œuvre dans une époque, une société ou une communauté (culturelle ou scientifique) donnée. Il est important de souligner combien des visions différentes d'une même notion sont dépendantes non seulement des contextes culturels mais aussi des contextes sociaux où elles prennent place.

C'est ce qui ressort de l'approche de Jean Piaget (1977). Réfléchissant sur les termes d'individu et de société, il distingue deux façons de définir l'individu en relation avec le fonctionnement social. L'individu peut être considéré comme « moi » quand il est centré sur lui-même ou comme « personnalité » quand il s'intègre dans un système de coopération fondé sur la réciprocité et l'universalité, qui s'oppose à une société de contrainte.

Bruner, J. (1990). ...car la culture donne forme à l'esprit. *De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*. Trad. fr., 1991, Paris : ESHEL.

Piaget, J. (1977). « L'individualité en histoire. L'individu et la formation de la raison ». In *Études sociologiques*. Genève : Droz (1<sup>re</sup> édition, 1933).

## 2 - TEMPORALITÉ : CONTINUITÉ ET CHANGEMENT

C'est grâce au développement d'un certain nombre de recherches sur les représentations sociales, que l'on a pu saisir combien l'historicité était partie intégrante de la pensée sociale. Pour Michel-Louis Rouquette : « Une représentation sociale a pour propriété fondamentale d'être historique. Cela signifie, d'une part qu'elle procède de l'histoire entendue comme devenir des sociétés, d'autre part qu'elle a elle-même une histoire entendue comme développement logico-temporel qui articule typiquement genèse, transformation et dépérissement. La représentation est ainsi à la fois un produit du devenir et un produit en devenir; le changement n'est pas pour elle un accident, il appartient à son essence » (M. L. Rouquette, 1994, p. 179)

Pour ce même auteur, si le changement appartient à son essence c'est que la représentation sociale a une double propriété d'historicité. Une représentation sociale saisie dans un état donné possède un état antécédent et un état subséquent : elle est un moment ou une transition dans une dynamique d'ensemble. Cette transition peut être envisagée simultanément, en regardant les éléments d'une représentation qui pourraient perdurer au cours du temps, mais aussi en étudiant les changements temporels et l'évolution de cette représentation selon le développement culturel et social d'une société.

### A/ ANCRAGE DANS LE PASSÉ

Il est possible de repérer la façon dont le contenu d'une représentation peut trouver ses racines dans l'expérience ou l'histoire passée d'un ensemble social.

Un des exemples les plus saillants de ce phénomène réside dans une recherche effectuée par Denise Jodelet (1989) sur les représentations de la maladie mentale dans une communauté rurale où se pratique, depuis le début du siècle, une forme originale de placement familial des ressortissants d'un hôpital psychiatrique. Ces patients vivent en liberté dans la communauté et sont hébergés chez les habitants qui s'occupent de leur entretien et de leur surveillance sans avoir reçu de formation spécifique à cet effet ni détenir, de la part de l'institution psychiatrique, d'informations sur l'état et l'affection de leurs pensionnaires. Il est apparu que la population a construit au cours du temps et par le biais de la communication sociale tout un savoir naïf qui lui permet de pallier cette ignorance et de gérer les relations quotidiennes avec les malades. Cette construction fait appel à divers éléments qui appartiennent à la tradition populaire locale. Notamment, elle s'appuie sur une croyance ancestrale en la contagion de la folie par les liquides du corps (salive, sueur, morve). Cette croyance reprend l'ancienne « théorie des humeurs » remontant à l'Antiquité, et selon laquelle le fonctionnement du corps est régi par le jeu de ses différents liquides. Cette croyance, en contradiction avec les garanties données par les services médicaux concernant la non-contagiosité de la maladie mentale, restait secrète, seulement inscrite dans les comportements d'évitement du contact avec les affaires (vêtements, vaisselle) ayant touché le corps des malades. Mais elle s'est trouvée renforcée par l'introduction des thérapeutiques chimiques qui ont ravivé, par leur mode d'administration (en gouttes), et d'action (par transmission sanguine), l'idée d'un enracinement organique de la maladie mentale. La pérennité et la résurgence de cette croyance devait être également comprise en termes symboliques, comme il en va pour le maintien de toute tradition en décalage avec un état des savoirs dominants. Identifiée avec la symbolique de la

Rouquette, M.L. (1994). *Sur la connaissance des masses*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Jodelet, D. (1989). *Folies et représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.

Les récentes recherches de Doise (1996) sur les représentations sociales des droits de l'homme montrent bien que selon le degré de contrainte et de démocratie que présentent les divers régimes socio-politiques, on observe des variations dans la façon dont l'individu s'implique et se responsabilise dans la défense de ces droits. Dans un programme d'étude mené auprès d'une trentaine de pays, il établit une adhésion assez générale aux principes contenus dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. Mais il montre que la tolérance exprimée vis-à-vis de la violation de certains de ces droits, est subordonnée au contexte socio-politique des sujets et que des attitudes ethnocentriques fondées sur l'idée de la supériorité des régimes démocratiques peuvent orienter cette tolérance.

Nous venons d'examiner quelques facteurs qui rendent compte de l'historicité et de la variabilité des phénomènes psychologiques. La prise en compte de la dimension historique permet également de mettre en évidence la permanence de certaines pratiques et notions.

### B/ LE LANGAGE DU CORPS

Le corps est pris en compte dans les recherches en psychologie sociale consacrées à la **communication non verbale**. A la suite des travaux de Darwin, on s'est d'abord attaché à l'expression des émotions, pour intégrer ensuite non seulement l'expression faciale mais aussi les mimiques, les mouvements du corps, les postures ; ce que l'on nomme plus généralement la *kinésique*. Mais les théories renvoyant au langage du corps sont loin d'être consensuelles. Le débat oppose une vision universelle des manifestations corporelles à celle intégrant des facteurs liés à la relation sociale et aux codages culturels. Il semble bien, pourtant, qu'un certain nombre d'indices fournis par le corps soient socialement codés. Edward T. Hall (1991) a étudié dans une recherche sur la *proxémique*, les relations spatiales des individus. Il montre combien ces interactions sont essentiellement culturelles.

Ray Birdwhistell, en 1970, compare la gestuelle d'Allemands, de Français et d'Anglais. Il estime que les différences y sont aussi grandes que dans le langage verbal. De même, D. Efron (1941) a montré que le geste accompagnant la parole est un signe d'intégration sociale. Dans une étude portant sur l'observation d'un nombre important d'immigrés italiens à New York (1 550 assimilés, 1 000 non-assimilés), il met en évidence que l'assimilation sociale se traduit par l'oubli d'une gestualité marquée par la culture d'origine.

En revanche, une étude de P. Collett (1984), portant sur une forme spécifique d'expression non verbale à travers le temps a permis de retrouver la géographie de la colonisation grecque dans le sud de l'Italie. Il s'intéresse à l'utilisation d'un signe de tête pour signifier la négation.

**L'origine des gestes en Europe.** La négation s'exprime dans la plupart des régions de l'Italie en bougeant la tête de gauche à droite. Or, dans certaines régions du Sud, elle s'exprime en rejetant la tête en arrière. Collett a localisé précisément la ligne de partage entre ces deux expressions, qui se situe entre Rome et Naples. Il a montré que l'usage de cette seconde forme de négation correspond exactement à l'espace de la colonisation grecque où l'on utilise toujours le renvoi de la tête en arrière pour signifier la négation. D'ailleurs, l'examen de l'expression verbale classique de la négation et du refus, le verbe *ananeuo* utilisé en Grèce ancienne depuis Homère, révèle par son étymologie qu'il est composé de *neuo*

signifiant « incliner la tête » et du préfixe *ana* : « vers le haut ». Il y aurait donc eu conservation de ce geste dans le sud de l'Italie, plus de deux mille ans après la colonisation grecque, malgré la disparition de la langue dans cette région, malgré l'unification du pays, mais aussi malgré l'érosion due au temps et la multiplication des communications, faisant ressortir l'importance de la transmission entre les générations. Cette recherche constitue une excellente illustration de la ténacité d'un geste au cours du temps, mais aussi, plus concrètement, permet de prouver que la consultation d'un matériel historique peut être un apport primordial à l'explication des pratiques contemporaines (cf. document 3 B 2).

*Kinésique* : étude des gestes et des mouvements.

Hall, E.T. (1991). *La dimension cachée*. Collection Points. Paris : Seuil.

*Proxémique* : comment l'homme utilise l'espace.

Efron, D. (1941). *Gesture and Environment*. New York : King's Crown Press.

souillure (Mary Douglas (1992). *De la souillure. Études sur la notion de pollution et de tabou*. Paris : La Découverte) qui exprime les dangers encourus par l'ordre social et la pureté d'un groupe, elle est apparue comme le garant de l'évitement de tout rapprochement physique et social avec les malades dans une communauté dont l'identité et l'intégrité se trouvaient menacées par leur libre accès dans l'espace de vie collective et le droit qu'ils seraient tentés de s'octroyer de vivre en égaux dans la société d'accueil.

Cette articulation entre souillure, purification et interdiction de contact par crainte de la contagion a incité Jodelet à aller rechercher dans l'histoire des exemples de cette symbolique qui permet de maîtriser les dangers internes à un groupe. Elle découvre ainsi que la thématique de la souillure et de sa purification par l'éloignement des éléments socialement dangereux était présente dans l'Antiquité grecque, comme principe de régulation sociale quand n'existait pas encore de système juridique; qu'elle joue encore dans les sociétés de castes comme aux Indes; que plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle en France, les dangers d'une libération sexuelle, associée à la crainte de la syphilis ont développé une véritable obsession de la contagion. A une date récente, l'arrivée du sida ravivera cette terreur, et nombres d'arguments sont même soutenus par des partis d'extrême droite qui préconisent contre les risques de contagion par le sida des mesures d'exclusion des malades aussi drastiques que celles qui concernent un autre danger social, les immigrés. Ainsi, cette symbolique de la souillure traverse le temps, mais des conjonctures sociales précises lui permettent d'être réactivée. Cet enracinement perdure sous forme de mémoire sociale.

L'ancrage dans des savoirs existants qui constituent des systèmes d'accueil pour intégrer des éléments nouveaux ou inconnus rencontrés dans l'environnement physique et social constitue l'un des processus fondamentaux intervenant dans l'élaboration des représentations sociales, et plus généralement dans le fonctionnement de la pensée sociale. Il a été mis en évidence par Moscovici qui a montré le rôle de la référence au passé dans la familiarisation de l'étrangeté ou de la nouveauté. Les recherches sur les représentations sociales montrent que, quel que soit l'univers de pensée (biologique, psychologique, social, culturel, environnemental, etc.) auquel appartiennent ces représentations, le rôle de la mémoire sociale dans la façon dont les individus élaborent leurs conceptions d'objets idéels, sociaux ou matériels, est attesté. Ce domaine de recherche établit l'importance des faits de connaissance comme constitutifs de la réalité quotidienne et des phénomènes de mémoire comme inscription de ce réel dans un « déjà-là pensé ». La force de ce déjà-là est manifeste dans le cas de transfert de connaissances entre cultures différentes. En anthropologie, une étude (Pinxten, 1984) montre comment l'enseignement de la géométrie à des enfants Navajo doit s'appuyer sur leur mémoire culturelle. Pour ces enfants qui vivent dans un monde interprété et mis en forme par la tradition, les représentations spatiales sont liées à une vision du cosmos dont l'organisation se reflète jusque dans la construction des maisons et la fabrication d'ustensiles courants. Leur appropriation de la géométrie passera par l'élaboration des structures et notions topologiques traditionnelles.

Le processus d'ancrage a fait l'objet récemment d'autres développements en psychologie. En psychologie sociale, Doise (1996) introduit une distinction entre différents types d'ancrage selon le niveau d'analyse du fonctionnement de la pensée sociale. Cette distinction est illustrée par la recherche sur les **droits de l'homme**, dont la problématique intègre la dimension historique, sans toutefois s'attacher spécifiquement aux connaissances passées.

**L'exemple des droits de l'homme.** Il y aurait ainsi un ancrage au niveau sociétal ou culturel où sont convoqués les systèmes de croyances et de valeurs communément partagés, rendant compte de l'adhésion aux droits de l'homme; un ancrage dans les positions sociales occupées par les acteurs rendant compte d'un biais ethnocentrique chez les membres des sociétés démocratiques qui leur feraient repérer moins de

violations des droits de l'homme dans leur pays qu'ailleurs; un ancrage dans l'expérience personnelle rendant compte de la tolérance vis-à-vis de certaines violations des droits de l'homme quand on tient compte des conditions particulières liées au contexte de leur application. Doise, W. (1996). La problématique des droits humains et la psychologie sociale. *Connexions*, 67, 9-27.

En revanche, les recherches en psychologie cognitive qui font appel aux structures enregistrées en mémoire pour rendre compte de l'interprétation d'informations nouvelles, réfèrent, d'une certaine manière, au passé mais sous une forme dont est absente toute historicité. Avant d'examiner cette question dans la partie consacrée à la mémoire sociale, il convient de voir que l'historicité des phénomènes de pensée et de représentations sociales conduit à considérer autant leurs changements que leurs continuité et stabilité.

### B/ ÉTUDE DES CHANGEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS (1999)

La mise en relation de l'historicité et du changement des représentations sociales a fait l'objet d'un programme de recherche de Denise Jodelet examinant comment le changement culturel affecte la façon de percevoir, sentir, connaître et penser le corps. Ce programme a été mené en deux phases, l'une qualitative, comparait des discours tenus sur le corps, à quinze ans d'intervalle (1960-1975), par des groupes de sujets homogènes du point de vue de l'âge (25-35 ans) et du niveau socio-culturel (supérieur au baccalauréat); l'autre, quantitative, a permis d'élargir cette étude à des catégories de sujets appartenant à différentes classes d'âge et à différents niveaux socio-culturels, et d'affiner l'analyse des dimensions qui constituent le système des représentations culturelles.

#### ■ Les transformations du rapport au corps

La comparaison des deux corpus avait pour but de dégager l'effet des changements culturels intervenus au cours des deux dernières décennies, dans les mœurs (par exemple : les habitudes alimentaires, les techniques corporelles) et dans les idées (par suite, par exemple, de la vulgarisation médicale, de la diffusion de la psychanalyse), ou les mouvements innovateurs (libération sexuelle, féminisme, écologisme, etc.). Ces changements ont été favorisés par l'influence de la communication médiatique (presse, TV, publicité) dont les images et les messages sont à la fois des descriptions de situations et d'états et des prescriptions de conduite (cf. document 3 B 3). On constate notamment deux changements.

- **Une libération du rapport au corps.** L'analyse des entretiens révèle une évolution des mentalités qui va dans le sens d'une libération du rapport au corps. Dans les années 70, le corps est traité de manière plus ouverte, plus directe, plus impliquée qu'en 1960. Les sujets prêtent une attention plus grande à leur expérience corporelle vécue. Un premier indicateur de ce phénomène réside dans la fluidité du discours. Dans la première phase, les sujets avaient tendance à répéter leurs déclarations, à se focaliser sur un nombre limité de thèmes. Les énonciations sont, dans la deuxième phase, plus variées, le corps est un champ d'exploration plus ouvert, accessible, davantage mobilisateur.
- **Une irruption de l'hédonisme.** La perception du corps propre est caractérisée par l'irruption d'une dimension hédoniste, sensuelle et sexuelle, qui opère au détriment de la conscience d'états douloureux ou morbides, autrefois domi-

nante. Dans la sélection et l'interprétation des messages internes, on se déprend du corps biologique, cherchant à travers la conscience interne un sentiment de vie, souvent associé à celui du plaisir. Dans le domaine cognitif, l'intérêt porté aux connaissances biologiques s'estompe, le corps étant plus souvent abordé dans une perspective psychologisante ou sociologisante, les interprétations fondées sur la psychosomatique gagnent en saillance.

L'intérêt de cette recherche était d'intégrer des facteurs culturels dans l'analyse des conceptions et des comportements relatifs à la santé et plus globalement concernant la représentation sociale du corps. De plus, la mise en place de ces deux phases distinctes, l'une en *diachronie* et l'autre en *synchronie*, a permis de mettre en évidence des transformations du rapport au corps imputables au devenir culturel.

### ■ Apparence du corps et identité sociale

La recherche menée par questionnaire (Jodelet, 1994) établit aussi des différences liées à l'appartenance sociale. Une opposition intéressante ressort des inférences que l'on s'autorise à faire à partir de l'apparence du corps. Ainsi, il était demandé si celle-ci pouvait révéler quelque chose de la personne et de son état et, si oui, de quoi il s'agissait (caractère, intelligence, état de santé, état moral, mode de vie, position sociale).

Quand le capital culturel est élevé on est enclin à faire des inférences à partir de l'apparence, tandis que pour les groupes moins favorisés, l'apparence n'est pas considérée comme un révélateur de la personne. De ce point de vue, les différences socioprofessionnelles sont particulièrement instructives : les ouvriers et employés se caractérisent sur ce point par un taux élevé de non-réponse aux inductions proposées. Quant ils concèdent que l'apparence est révélatrice, ce n'est que pour la position sociale et la santé, tandis que les classes moyennes et supérieures privilégient l'intelligence et le mode de vie. Pour Denise Jodelet, « à l'intérieur d'une position globalement négative, les classes défavorisées font une distinction entre certains traits objectifs (santé, position sociale) dont elles accordent la visibilité et des traits reliés à l'identité psychologique et sociale (intelligence et mode de vie) dont elles refusent la lisibilité. Les couches plus favorisées n'ont que faire de la lecture du corps du point de vue objectif : elles "naturalisent" les caractéristiques liées à l'identité personnelle et aux choix de vie. Cette dialectique du déni renvoie bien à une défense identitaire, l'inférence à partir du physique apparaissant comme un processus dont la dynamique a pour ressort la préservation ou la démonstration de l'identité du sujet, au sein d'une condition sociale donnée. A la transparence du "paraître" de ceux qui ont, au plan de l'apparence, les moyens de se signifier et de s'identifier par leur condition sociale, s'opposent l'opacité de "l'être" et l'identité cachée de ceux qui ne veulent pas être jugés sur un paraître que leur condition défavorise. »

### ■ La pérennité du passé

La même recherche fait apparaître dans les attitudes relatives au contrôle du corps, des phénomènes de rémanence qui attestent de la vivacité de certains principes enracinés dans un lointain passé. Ainsi, le dualisme corps-esprit et la nécessité de discipliner son corps pour des raisons morales, évoquant la prescription « Serrez ma haine avec ma discipline » du Tartuffe de Molière, restent encore de mise pour plus de 80 % de personnes interrogées, malgré les protestations modernistes de la libération du rapport au corps.

Ainsi, l'appel à l'histoire peut se faire de plusieurs manières : soit en comparant les états d'une représentation, à deux époques distinctes, soit en repérant dans certains groupes des décalages par rapport aux conduites et savoirs globalement partagés par l'ensemble social auquel ils participent, soit en comparant, pour dégager le sens d'une conduite sociale donnée, ses conditions d'occurrence à des époques et dans des contextes différents, soit en comparant un fait survenu à une même époque, mais dans des groupes qui diffèrent par leur condition ou leur histoire.

### Quel matériel historique utiliser ?

Pour travailler à l'aide d'un matériel historique, différents documents peuvent être utilisés : données historiques et sociologiques, ouvrages littéraires, mais aussi certains moyens de communication de masse illustrant parfaitement les modalités du changement, comme par exemple : la publicité ou les articles de presse en rapport avec l'époque étudiée. Un matériel ico-

nique tel que : les photographies, la peinture, le dessin, la sculpture, la photographie et les films peuvent aider à appuyer la démarche et à étayer les propos. Ce matériel est utilisé selon l'objet d'étude, en complément de méthodes plus traditionnelles de la psychologie sociale comme celles de l'enquête : entretiens, questionnaires, observations, récits de vie.

Ceci appelle l'attention sur l'importance que revêt la perspective historique en psychologie sociale. Comme dit *Anselm Strauss* : « Une psychologie sociale qui ne se focalise pas totalement sur l'histoire est une psychologie aveugle » (1989, p. 186). La conjonction des approches de la psychologie sociale et de l'histoire via l'espace ou la temporalité peut devenir explicative et prédictive, et permettre de dégager les processus psycho-historiques qui donnent à la pensée sociale ses avancées, ses stagnations ou ses reculs et assurent son efficacité.

Cependant, la prise en compte de l'historicité de la pensée sociale laisse une question ouverte : celle de savoir comment, ancrée dans le passé, elle en assure la pérennité dans le présent. Ce qui implique de considérer les rapports qu'elle entretient avec la mémoire sociale.

C

## MÉMOIRE SOCIALE

Saisir la pensée sociale dans la permanence ou la réactualisation de ses contenus ou dans certains processus de sa construction, comme la communication sociale ou l'ancrage, appelle la considération de la mémoire, sous un double rapport : celui de l'influence du passé, celui de l'articulation entre mémoire et connaissance. Ce dernier rapprochement est établi de longue date dans la tradition philosophique (*F. Yates*, 1966) et fait l'objet d'une attention particulière dans les courants les plus récents de la psychologie cognitive. On peut de ce point de vue dégager deux perspectives : celle qui fait de la mémoire une connaissance du passé (*Piaget*, 1970) et celle qui ramène la connaissance à une mémoire dans le cadre de l'approche de la cognition comme traitement de l'information. C'est alors aux processus et aux formes d'organisation de la mémoire et de la connaissance tels qu'ils se développent au niveau individuel et intra-mental que l'on s'in-

*Strauss, A.* (1989). *Miroirs et Masques. Une introduction à l'interactionnisme.* Paris : Métailié.

*Yates, F.* (1966). *L'art de la mémoire.* Paris : Gallimard.

*Piaget, J.* (1970). *Épistémologie génétique.* Paris : Presses Universitaires de France.

*Diachronie* : évolution historique d'une langue (terme de linguistique). Dans notre sens, il correspond à l'étude de l'évolution temporelle du phénomène ou de l'objet étudié. Étude diachronique : étude historique.

*Synchronie* : perspective, point de vue qui envisage les faits, les événements qui se passent dans un intervalle de temps approximativement identique, à la même époque.

*Jodelet, D.* (1994). Le corps, la personne et autrui. In *Psychologie sociale des relations à autrui.* Paris : Nathan Université, 41-68.

téresse, indépendamment de leurs dimensions sociale et temporelle. La première est rapportée essentiellement aux objets connus et mémorisés ; la seconde n'est pas prise en compte puisque la mémoire est considérée comme un réservoir où sont engrangées des informations acquises ou apprises au cours de l'expérience et qui seront rappelées par l'individu pour traiter des situations nouvelles.

Mais cette dimension sociale peut être entendue d'une autre manière et en étroite relation avec la dimension temporelle. On parlera alors de mémoire sociale et/ou collective s'intéressant aussi bien à la façon dont les facteurs sociaux interviennent dans l'élaboration et le fonctionnement de la mémoire et de la connaissance qui lui est liée, qu'à ses contenus toujours localisés dans le passé. Une telle perspective a été développée avant la Seconde Guerre mondiale, dans des travaux d'orientation anthropologique, clinique ou sociale qui s'intéressaient à la psychologie collective et sociale (Frederick Bartlett, Charles Blondel, Maurice Halbwachs, Pierre Janet). Elle a fait l'objet de regain d'attention depuis un peu plus d'une décennie, sous l'effet du développement du cognitivisme, du constructionnisme social et de la stimulation offerte par les contributions des sciences sociales (étude de l'histoire orale et des lieux de mémoire, des retours du passé dans les conflits ethniques, etc.). De ce fait, l'étude de la mémoire apparaît à la fois comme un champ d'exploration empirique nouveau et un espace de débat épistémologique.

En l'état actuel du champ, il est difficile de trouver des définitions consensuelles de ce qu'est la mémoire sociale et/ou collective. On réfère aussi bien au fait qu'elle est partagée dans une collectivité (société, groupe social ou classe d'âge), qu'elle est constituée en appui sur des processus sociaux, comme la communication sociale, ou qu'elle est mise en forme par l'appel à des repères fournis par l'organisation sociale et les modes d'expression de la société. Les théories pionnières de Bartlett et de Halbwachs ont ouvert de ce point de vue des perspectives d'approche complémentaires et offrent des modèles qui sont incontournables pour cerner le caractère social de la mémoire quel que soit la nature du passé remémoré (autobiographique, historique, culturel).

## 1 - SCHÉMA CULTUREL ET CADRES SOCIAUX

### A/ BARTLETT (1932) : VERS UNE PSYCHOLOGIE SOCIALE DE LA MÉMOIRE

Le psychologue anglais Frederick Bartlett, fortement influencé par l'école anglaise d'anthropologie, dans son livre *Remembering* (cf. Lectures conseillées), insiste sur l'aspect constructif de la mémoire.

Pour l'étude du fonctionnement individuel de la mémoire, il a introduit la notion de *schéma*, qui a une grande influence sur les modèles utilisés en psychologie cognitive pour rendre compte de la structuration de la mémoire sémantique (épisodique et conceptuelle) (cf. Grand Amphé, *Psychologie cognitive*).

Mais sa contribution à l'étude de la mémoire sociale et/ou collective est également importante, en particulier avec l'introduction du processus de conventionnalisation et son analyse de la détermination sociale de la matière et de la manière de remémoration.

### ■ La conventionnalisation sociale

La conventionnalisation sociale se réfère au processus par lequel un système culturel donné ou l'un de ses éléments (par ex. : un dessin, un texte, une image, une idée) est transformé, quand il est transféré d'un groupe social à un autre, jusqu'à prendre une forme distincte, stable, acceptée par le groupe récepteur et ajustée aux techniques et aux conventions établies depuis longtemps dans ce groupe.

Pour établir la conventionnalisation, Bartlett a travaillé à partir de transmissions verbales ou picturales. Il montre, par exemple, que la représentation graphique d'un masque oriental, reproduit par un groupe anglais au cours de reproductions successives, perdra progressivement ses caractéristiques orientales, pour devenir une figure de type occidental. De même, une histoire ne sera retenue que lorsqu'il l'aura transformée à sa manière, de façon à ce qu'elle puisse s'accorder avec sa culture ou, pour reprendre le terme introduit par Bartlett, selon le « schéma » de sa culture.

Bartlett identifie deux types de facteurs sociaux à l'origine de cette influence (à la fois comportementale et cognitive) jouant un rôle majeur dans le processus de conventionnalisation sociale :

- le premier, nommé « tendances persistantes », correspond aux conventions, institutions, valeurs culturelles, normes ou intérêts que régissent les individus du groupe ;
- le second fait référence à une sorte de « proximité physique » de ses membres qui les amène à construire des réponses collectives, interactivement, par le biais de la communication.

À partir d'études empiriques, Bartlett identifie trois principes fondamentaux impliqués dans la conventionnalisation sociale : l'assimilation sociale, la simplification-élaboration et la construction sociale.

- **Assimilation sociale.** Ce premier principe réfère au processus par lequel les différents aspects ou détails du matériel transmis, sont soit directement adoptés s'ils correspondent déjà à un "patrimoine" du groupe, soit en cas contraire élaborés d'une façon spécifique. Une fonction pivot intervient alors qui permet au groupe d'identifier cet objet et de le classer dans l'univers de référence des sujets. Une plus ou moins grande signification affective lui est aussi attribuée en fonction des tendances persistantes déjà évoquées. Un certain nombre de détails vont prendre de l'importance et se détacheront de l'ensemble pour devenir dominants.

- **Simplification et élaboration.** Dans cette phase, les détails qui semblent détachés de la forme centrale de la représentation de l'objet, et qui ne sont pas non plus importants pour sa signification, sont exclus ou considérablement simplifiés. Cette phase sera compensée par la partie « élaboration » au cours de laquelle l'objet sera transformé selon certaines tendances ou caractéristiques du groupe. L'objet prend alors une forme reconnaissable. Le groupe peut, par exemple, opérer par « rationalisation » : en donnant à l'objet une forme logique et cohérente.

- **Construction sociale.** Par ce dernier processus, le matériel est non seulement assimilé comme nouvel élément culturel, mais il devient aussi un élément constitutif du « schéma social » du groupe au sein duquel il prend une nouvelle forme, ce qui lui permet d'intégrer de nouveaux éléments (cf. document 3 C 1).

*Schéma* : ensemble structuré de connaissances abstraites qui représente un domaine particulier d'objets-stimuli, avec ses traits caractéristiques, (ou attributs), et les relations entre attributs. Parmi les différentes structures de mémoire dont la psychologie cognitive a donné des modèles, le schéma peut être considéré comme le plus général et le plus universel. La notion de schéma de mémoire est très voisine de celle de *frame*. (Grand Dictionnaire de la psychologie, 1994. Paris : Larousse).

La conventionnalisation présente d'ailleurs une certaine analogie avec la socio-génèse de la représentation sociale. Le processus d'assimilation et de construction s'apparente à l'ancrage, celui de la simplification et de l'élaboration à l'objectivation (cf. chapitre 4). Bartlett, à travers cette théorie, offre une interprétation sociale de la construction de la mémoire.

### ■ Matière et manière de la mémoire

S'intéressant au rappel des souvenirs, Bartlett en a cherché les conditions spécifiquement sociales.

La première condition affecte la matière de la mémoire, c'est-à-dire le contenu du matériel remémoré qui est orienté par ce qu'il appelle les biais sociaux du groupe, constitués par sa culture matérielle, institutionnelle et symbolique. Ces biais fixent ce que l'individu perçoit dans son environnement et ce qu'il prendra dans sa vie passée pour le connecter à la situation dans laquelle il se trouve. Ce cadre constitue la base sur laquelle un travail constructif de la mémoire intervient.

La deuxième condition, affecte la manière de la mémoire, c'est-à-dire l'expression du souvenir. Il s'agit des formes selon lesquelles s'opère la remémoration quand elle se produit en présence d'un auditoire qui exerce un contrôle sur le narrateur. Celui-ci construit sa remémoration dans une forme qui, s'adaptant aux attentes de l'auditoire, met en jeu les rapports de pouvoir entre ce dernier et son groupe d'appartenance.

Cet intérêt porté aux aspects socioculturels et historiques de la pensée, rejoint les préoccupations de Halbwachs à la même époque. Ces deux auteurs ont également insisté sur le fait que les souvenirs font l'objet d'une reconstruction qui s'opère sous l'influence de facteurs sociaux.

### B/ HALBWACHS (1925) : LES CADRES SOCIAUX DE LA MÉMOIRE

L'œuvre de Maurice Halbwachs, principal représentant avec Marcel Mauss de l'école durkheimienne, constitue une contribution essentielle pour la psychologie sociale. Si l'on observe aujourd'hui un retour sur ses travaux de sociologie (morphologie sociale, étude des besoins et de la psychologie des classes sociales), ce sont principalement ses études sur la mémoire sociale et la mémoire collective qui sont considérées comme une œuvre classique et un référent obligé. Il a proposé dans deux ouvrages *princeps* (1925 et 1950, cf. Lectures conseillées) une formulation des conditions sociales qui régissent le fonctionnement de la mémoire individuelle et de groupe, une analyse des relations entre identité et mémoire collective et une articulation entre vie mentale et vie sociale.

Halbwachs, dans *Les cadres sociaux de la mémoire*, établit le caractère social de tout souvenir individuel. L'enregistrement et le rappel du souvenir se font sur un étayage social *via* la communication et le partage d'un même système de représentations ou « courants d'idées ». La société fournit ainsi à la mémoire individuelle des bases linguistiques et des repères temporels (conventionnels comme le calendrier ou expérientiels comme les événements vécus avec d'autres) et spatiaux (traces matérielles de la vie collective, cristallisation de son histoire). Ces « cadres sociaux » permettent la reconstruction du passé à partir des significations de la situation présente. Ils contribuent à la formation de sortes « d'espaces mentaux » qui, constitués de notions et d'images, sont articulés, comme une armature stable, aux différents moments de notre histoire et favorisent les actes de compréhension de l'expérience présente.

**Mémoire et « cadres sociaux ».** L'exemple cher à Halbwachs est celui du moment où nous retrouvons un livre qui a marqué notre enfance. Nous nous souvenons de l'état de bonheur dans lequel nous étions à sa lecture, de la joie que nous éprouvions alors. Pourtant, il nous semble maintenant avoir à faire à un livre nouveau, ou remanié,

certaines détails apparaissent à présent comme des évidences, cela ne ressemble en rien au souvenir que nous en avions. Or, le texte du livre n'a pas changé. Ainsi, si nous voulons retrouver un souvenir vécu quelques années auparavant, il nous faudra retrouver le cadre dans lequel nous étions.

Ces cadres permettent la reconstruction du passé à partir des significations de la situation présente dans laquelle se trouve l'individu. « Il faut renoncer à l'idée que le passé se conserve tel quel dans les mémoires individuelles, comme s'il en avait été tiré autant d'épreuves distinctes qu'il y a d'individus. Les hommes vivant en société usent de mots dont ils comprennent le sens : c'est la condition de la pensée collective. Or, chaque mot (compris) s'accompagne de souvenirs, et il n'y a pas de souvenirs auxquels nous ne puissions faire correspondre des mots. Nous parlons nos souvenirs avant de les évoquer ; c'est le langage et c'est tout le système des conventions sociales qui en sont solidaires, qui nous permettent à chaque instant de reconstruire notre passé » (Maurice Halbwachs, 1994, p. 279).

De plus, pour M. Halbwachs, la mémoire individuelle doit son existence à la mémoire collective. Pour évoquer son passé, tout homme doit forcément faire appel aux souvenirs des autres : « Nos souvenirs demeurent collectifs, et ils nous sont rappelés par les autres, alors même qu'il s'agit d'événements auxquels nous seuls avons été mêlés, et d'objets que nous seuls avons vus. C'est qu'en réalité nous ne sommes jamais seuls » (1997, p. 52).

Ces cadres sont présents aussi bien pour la mémoire individuelle que pour la mémoire collective. Ainsi, le groupe familial, religieux, ou de travail étudiés par Halbwachs, possèdent des cadres qui ont pour fonction d'assurer leurs identités, leurs expériences comme leurs intérêts : « De même, dans les sociétés les plus traditionnelles d'aujourd'hui, chaque famille a son esprit propre, ses souvenirs qu'elle est seule à commémorer, et ses secrets qu'elle ne révèle qu'à ses membres. Mais ces souvenirs, de même, d'ailleurs, que les traditions religieuses des familles antiques, ne consistent pas seulement en une série d'images individuelles du passé. Ce sont, en même temps, des modèles, des exemples, et comme des enseignements. En eux, s'exprime l'attitude générale du groupe ; ils ne reproduisent pas seulement son histoire, mais ils définissent sa nature, ses qualités et ses faiblesses » (1994, p. 151).

Dans son ouvrage *La mémoire collective*, il traite des fonctions que remplit la mémoire dans la vie et l'identité des groupes. Pour lui, « chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire du groupe » (p. 94). Elle varie selon la place que l'individu occupe dans le groupe et les relations qu'il y entretient : « Au reste si la mémoire collective tire sa force et sa durée de ce qu'elle a pour support un ensemble d'hommes, ce sont cependant des individus qui se souviennent en tant que membres du groupe. De cette masse de souvenirs communs, et qui s'appuient l'un sur l'autre, ce ne sont pas les mêmes qui apparaîtront avec le plus d'intensité à chacun d'eux. Nous dirions volontiers que chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective, que ce point de vue change selon la place que j'y occupe, et que cette place elle-même change suivant les relations que j'entretiens avec d'autres milieux » (p. 94).

Au plan collectif, les groupes s'incarnent dans leurs idées et leurs souvenirs : « Il n'y a pas de mémoire universelle. Toute mémoire collective a pour support un

groupe limité dans l'espace et le temps » (p. 75). D'où la relation entre les mémoires collectives qui sont toujours particulières, l'identité et la continuité des groupes : « La mémoire collective, c'est le groupe vu du dedans... Elle présente au groupe un tableau de lui-même qui sans doute se déroule dans le temps, puisqu'il s'agit de son passé, mais de telle manière qu'il s'y reconnaisse toujours » (p.78). Cette symbiose entre identité et continuité se trouve renforcée par le fait que la mémoire sert les besoins, les intérêts du groupe, instaure son ordre social et ses valeurs. La dimension affective et identitaire de la mémoire renvoie ainsi aux fonctions de légitimation et de valorisation qu'elle remplit. De la sorte, est assuré le passage entre vie collective, pensée et mémoire sociales dans des termes qui présentent une grande homologie avec le paradigme des représentations sociales.

Pour Halbwachs en effet, il existe entre mémoire et pensée sociale une identité qui repose sur leurs contenus et leurs « outillages », étant un mixte composée d'images, de concepts, de mots et de significations associées aux mots par des « conventions sociales ». Ce qui donne aux cadres un caractère représentationnel. De ce fait, il apparaît dans la théorie de Halbwachs que la pensée sociale intègre la mémoire puisqu'elle implique deux sortes d'activités : une interprétation du présent à partir d'un « schème », cadre fait de notions et de points de repère se rapportant exclusivement au passé, une activité rationnelle dont le point de départ réside dans les conditions présentes.

Cette perspective, outre qu'elle montre l'incidence de l'appartenance sociale des individus sur le contenu et l'organisation des mémoires individuelles, l'importance des processus sociaux de transmission et de reconstruction des souvenirs, attire l'attention sur l'enjeu de construction de la réalité sociale que comporte tout travail de la mémoire sociale. Ceci est mis en évidence par différents courants de recherches, consécutifs à Halbwachs, qui ont traités du lien entre mémoire individuelle et mémoire sociale et/ou collective.

## 2 - LA MÉMOIRE SOCIALE : DYNAMISME ET CONFLITS

### A/ MÉMOIRE AUTOBIOGRAPHIQUE ET MÉMOIRE COLLECTIVE

La relation entre mémoire autobiographique et collective, déjà évoquée par Halbwachs, met en évidence le fait que nos souvenirs personnels sont étroitement liés à des souvenirs collectifs et réciproquement.

Un certain nombre de recherches menées notamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne mettent en évidence ce lien entre la mémoire autobiographique et la mémoire collective.

C'est en ce sens que l'on peut considérer que ces auteurs considèrent la mémoire comme collective parce qu'elle est partagée. Les souvenirs sont partagés de plusieurs manières : soit parce qu'ils correspondent à des savoirs sédimentés constituant des manières communes d'interpréter le passé, ou à des savoirs transmis socialement par la tradition, les rituels, etc. ; soit parce qu'ils correspondent à des expériences individuelles communes aux membres d'un même ensemble social. Ces expériences individuelles communes peuvent concerner des événements vécus directement ou connus indirectement par le truchement de sources d'informations comme la télévision, l'école, etc.

**Des mémoires reliées entre elles.** En 1992, H. Schumann et C. Rieger demandent à des sujets américains, de classes d'âge différentes, d'évoquer les événements qui, depuis 1930, leur ont semblé être importants. Ils doivent expliciter leur réponse dans une question ouverte. Les résultats de cette étude montrent clairement que les raisons données par les sujets sont d'une nature extrêmement personnelle, notamment pour ceux qui ont vécu l'événement durant leur jeunesse (entre 13 et 25 ans au moment des faits). Ainsi, une femme de 72 ans explique, en évoquant la Seconde Guerre mondiale : « Cet événement est extrêmement important car mon mari a été loin de moi pendant trois ou quatre ans et cela a beaucoup

changé ma vie. J'ai eu un enfant quand il est parti et je l'ai élevé seul ». Ces raisons sont concrètes et autobiographiques. Il n'y aurait pas une seule et unique mémoire de la Seconde Guerre, mais bien plutôt des mémoires reliées entre elles, qui trouvent leur source dans une même période. Les sujets nés au contraire après la guerre la décrivent en termes abstraits et idéalistes : ils évoquent le conflit, l'idée de liberté opposée à celle de la dictature. Des résultats similaires sont observés pour les sujets ayant vécu la guerre du Vietnam.

Schuman, H. et Rieger, C. (1992). Collective memory and collective memories. In : *Theoretical Perspectives on Autobiographical Memory*. Netherlands : Kluwer Academic Publishers, 323-336.

D'autres auteurs soulignent le rôle de l'implication personnelle et de l'investissement affectif dans l'enregistrement et le rappel de souvenirs ayant un caractère public. Ainsi, R. Brown et J. Kulik (1977), font l'hypothèse d'une mémoire qui apparaîtrait sous forme de « flash », **flashbulb memories** (cf. Grand Amphi, *Psychologie cognitive*). Des sujets interrogés à propos d'événements politiques marquants dans leur pays, les évoquent dans un contexte caractérisé par la précision et l'abondance des souvenirs de l'expérience privée qu'ils ont vécue au moment de l'annonce de cet événement. Tout comme U. Neisser (1982), ces auteurs démontrent que l'information autobiographique est rappelée parce que la mémoire est à l'intersection de l'histoire personnelle et collective (cf. document 3 C 2).

Pour certains psychologues sociaux, cette propriété constitue l'un des intérêts de l'étude de la mémoire autobiographique en ce qu'elle témoigne de l'insertion sociale des individus et en permet l'étude (Monteil, J.M., 1993). A quoi s'ajoute le fait que la mémoire autobiographique permet d'intégrer la dimension émotionnelle dans les modèles de la cognition comme mémoire à long terme.

Une autre liaison existant entre la mémoire individuelle et la mémoire collective, entendue cette fois comme particulière à un groupe, est illustrée par la transmission générationnelle.

### ■ La transmission générationnelle

Parfois un goût, une odeur, une musique fait resurgir en nous, un décor, un souvenir de notre enfance. Marcel Proust a merveilleusement décrit ce moment furtif où, trempant une madeleine dans son tilleul, il retrouve son enfance à Combray. L'importance du contexte familial comme instance médiatrice de la mémoire a été posée par des recherches effectuées tant dans le domaine de la sociologie que de la psychologie.

Estelle Masson et Serge Moscovici (1997) ont mis en évidence, dans une recherche consacrée aux représentations sociales de la pratique alimentaire, le lien entre les habitudes et les comportements acquis durant l'enfance. La référence constante que les sujets font à leur passé montre notamment l'influence socialisatrice de la mère qui transmet des valeurs et des normes liées à la façon de se nourrir. Plus tard, les sujets comparent et apprécient la nourriture en mobilisant des références liées à l'enfance : « Je mangeais les framboises, les fraises, toutes les fraises que je mangeais parce que j'étais gosse, par saladiers entiers, c'étaient les fraises du jardin de mes grands-parents, donc je sais ce que c'est

Brown, R. et Kulik, J. (1977). *Flashbulb memories*. *Cognition*, 5, 73-99.

Neisser, U. (1982). *Memory observed : Remembering in Natural Context*. San Francisco : Freeman.

Monteil, J.M. (1993). *Le soi et le contexte*. Paris : Armand Colin.

Proust, M. (1954). *Du côté de chez Swann*. Paris : Gallimard.

Masson, E. et Moscovici, S. *Les mutations dans la pratique alimentaire. Processus symboliques et représentations sociales*. Rapport de fin de recherche. Convention Ministère de l'Agriculture : R 94/25. Avril 1997.

**Symbolique** : fonction complexe latente qui embrasse toute l'activité humaine, comportant une part consciente et une part inconsciente, qui est attachée à la fonction du langage et plus spécialement à celle du signifiant. (*Grand Dictionnaire de la psychologie*. (1992). Paris : Larousse).

Lapierre, N. (1995). *Changer de nom*. Paris : Stock.

qu'une fraise, une bonne fraise, une vraie fraise, tu vois, donc j'ai un critère. » (Masson et Moscovici, 1997, p. 20). A travers ce goût de la « vraie fraise » on voit combien ces référents, empreints de nostalgie, correspondent à des souvenirs partagés et favorisent la transmission d'une culture alimentaire.

D'autres travaux montrent que les éléments autobiographiques qui concernent la famille sont construits collectivement au sein du groupe familial. Les auteurs ont particulièrement étudié la transmission de souvenirs liés aux commentaires de photographies (cf. Middleton, D. et Edwards, D., 1990, in *Lectures conseillées*) ou aux conversations qui se déroulent entre les membres d'une même famille (Muxel, A., 1997) (cf. document 3 C 3).

Ces processus de transmission engagent l'identité sociale. Déjà, Halbwachs soulignait que la mémoire collective en tant que mémoire d'un groupe mettait en jeu son identité et sa pérennité. Anselm Strauss (1989), psychosociologue de l'école de Chicago, pose le lien symbolique des individus à leur histoire, comme constitutif de leur identité (individuelle et collective). Pour cet auteur, la vie du groupe est organisée autour de la communication qui correspond, entre autres, à un partage de significations et donne à l'appartenance à différents groupes un caractère *symbolique*.

De plus, l'appartenance au groupe doit être forcément envisagée par la prise en compte des dimensions historiques : « Qui dit identité, dit non seulement histoire des personnes, mais également histoire des sociétés. Cette affirmation découle tout naturellement de la réflexion suivante : les individus appartiennent à des groupes qui sont les produits d'un passé. Si on désire comprendre les personnes (leur développement et leurs relations avec ceux qui ont pour eux de l'importance), on doit être prêt à considérer qu'elles sont entrées dans un contexte historique » (p. 173). D'après Strauss, les psychologues sociaux étudient trop d'actions de courte durée, tout au plus celle des cycles de vie, mais ne sont pas formés aux méthodes historiques, et ne pensent pas non plus en termes de longue durée. Il propose un cadre de référence proche de celui de l'historien où le psychologue social doit investir des recherches originales à l'aide de matériaux qui ne soient pas forcément contemporains. L'histoire joue un rôle déterminant dans l'étude des personnes et l'on ne peut faire l'économie des empreintes du passé : « Si l'on s'intéresse aux caractères, aux stratégies, aux carrières, bref aux identités personnelles, il faut parallèlement prendre sérieusement en compte les aspects temporels des identités partagées ou collectives. »

Nicole Lapierre (1995) montre à propos du nom de famille, qui renvoie au problème complexe de la filiation, comment la mémoire individuelle est étroitement liée à la mémoire historique et familiale. Ainsi, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, des demandes ont été effectuées par des juifs qui voulaient s'inscrire dans une autre histoire et changer leur nom, trop lourd à porter, au profit d'un autre typiquement français. Leurs enfants souffrent actuellement d'une lacune de mémoire : « Ils sont maintenant dotés d'une généalogie fantôme et d'un nom venu de nulle part ». Ceci débouche sur la question de l'oubli et du devoir de mémoire qui a moins retenu l'attention des psychologues que des chercheurs en sciences sociales. Ces derniers ont été autant préoccupés par les aspects identitaires de ce phénomène, que par ses aspects idéologiques, à travers l'oubli institutionnel (Douglas, M. (1986). *How institutions think*. Syracuse : Syracuse University Press).

## ■ Mémoire et temporalité

Ce lien établi entre identité, appartenance, histoire et idéologie oblige à tenir compte du caractère dynamique de la mémoire qui, associant passé, présent et futur, doit être analysé selon trois perspectives temporelles (Jodelet, D., 1992) :

Une première perspective va du présent vers le passé : on peut s'interroger sur la façon dont les individus et les groupes se souviennent, sur l'activité de remémoration, sur l'intervention du présent dans le passé, sur la reconstruction des souvenirs. Un groupe peut, par exemple, se créer un passé historique ou bien effacer des parties de son histoire. Le livre de George Orwell, *1984*, en est un merveilleux exemple où, sous la peinture d'un terrifiant monde totalitaire, l'auteur exprime la crainte des hommes de voir leur histoire totalement réécrite. Marc Ferro, historien, à travers une série de travaux, a analysé les mécanismes d'oubli émanant de l'histoire officielle. Des silences garantis par la force des institutions, d'autres oubliés par l'ensemble de la société.

Une seconde perspective va du passé vers le présent : on s'attache ici à étudier la façon dont le passé fait retour dans le présent, les traces, les réminiscences. Parfois, se manifeste une volonté d'aller rechercher des résidus mémorisés du passé pour nourrir le présent, redonner une identité à un groupe. Ces phénomènes apparaissent, par exemple, à propos de situations de *diaspora* ou de déracinement. L'attachement aux rituels communautaires (fêtes religieuses, Nouvel an chinois...), aux coutumes alimentaires ou vestimentaires que l'on observe dans diverses populations immigrées, leur permettent de maintenir leur identité au sein d'un processus d'assimilation dans leur pays d'accueil.

Enfin, une troisième perspective sera centrée sur les heurts entre passé et présent : on y étudie les conflits et compromis entre tradition et nouveauté, les inerties du passé qui entravent le progrès du présent. Elle nous permet d'introduire ici un pan entier de recherches sur la mémoire.

## B/ LE CARACTÈRE CONFLICTUEL DE LA MÉMOIRE

### ■ Mémoire, identité et espace

La mémoire, à travers le temps, permet l'affirmation de l'identité. Au plan individuel, elle permet de se ressentir dans la continuité, au plan collectif, elle constitue un lien commun qui soude les membres d'un même groupe. Cependant, il n'en va pas de même quand l'expression identitaire s'inscrit dans l'espace (Jodelet, 1993). Lorsque celle-ci est mise en relation avec la vie des communautés, ou les relations entre communautés, elle représente une façon de gérer les limites entre ce qui est soi (individuel ou collectif) et ce que sont les autres. Les travaux qui portent sur la *territorialité* montrent les enjeux identitaires de la menace que peut représenter l'autre sur un espace personnel.

La dimension temporelle peut intervenir dans le lien existant entre les groupes et leur espace, comme l'ont montré D. Stokols et M. Jacobi (1984). Pour ces auteurs, les groupes sont liés non seulement par des activités, des objectifs et des buts communs mais aussi à des événements passés, présents ou futurs. L'environnement joue donc un rôle déterminant, parce ce qu'il fait référence à un espace propre au groupe, configuré par ses pratiques mais aussi parce qu'il représente un lien symbolique qui unit le groupe à son histoire.

Ferro, M. (1989). Les oublis de l'histoire. *Communications*, 49, 57-66.

*Diaspora* : terme par lequel on désigne la dispersion à travers le monde antique des juifs exilés de leur pays. Par extension, signifie la dispersion d'une ethnie. Par exemple : la diaspora arménienne, arabe, chinoise (Dictionnaire Petit Robert).

Jodelet, D. (1993). Mémoires évolutives. In *Mémoire et intégration*. Éditions Syros.

*Territoire* : surface délimitée dans le domaine vital d'un individu dont il défend l'accès à ses congénères.

Stokols, D. & Jacobi, M. (1984). Traditionnel, présent orienté et futuriste modes of group-environment relations. In Gergen, K. & Gergen, M. (Lectures conseillées).

**Intergroupes** : se dit de phénomènes psychologiques qui sous-tendent les relations entre individus appartenant à des groupes différents.

**Monographie** : du grec *monos*, objet unique et *graphein*, écrire. Étude détaillée, sous tous ses aspects (formel et réglementaire, écologique, historique, économique, démographique, social, culturel...) du fonctionnement d'une entité humaine et sociale.

**Pennebaker, J.W. et Polakoff, R. (1990).** *The effects of the John F. Kennedy assassination on Dallas*. Dallas. Texas : Southern Methodist University.

**Haas, V. (1997).** Étude comparative de cartes mentales des habitants de Vichy et d'Amiens. Mise en évidence des marqueurs sociaux et historiques. *Actes du III<sup>e</sup> Colloque Jeunes Chercheurs en Psychologie sociale*. Aix-en-Provence : Adrips.

Mais l'affirmation identitaire de plusieurs groupes sur un même espace est parfois source de conflits *intergroupes* car ceux-ci peuvent clamer leur opposition à une même histoire, sur un même territoire. Jérusalem ou Sarajevo en sont des exemples actuels : en temps de guerre, des villes peuvent devenir objets de la même destruction que les hommes. L'espace constitue l'enjeu patent du conflit, mais au-delà, c'est la valorisation de sa propre identité qui est mise en question. Démolir un espace revient parfois à anéantir symboliquement ce qui appartient au groupe et à son histoire. La question du patrimoine soulève souvent d'ailleurs le problème de l'identité des sociétés.

La dimension identitaire de la mémoire peut produire également des effets paradoxaux. Parfois, le groupe peut ne plus se reconnaître dans son passé, ou bien quand celui-ci est trop lourd à porter, la défense d'une identité collective peut conduire à l'oubli. Cependant, la latitude qu'a le groupe pour effacer une partie de son passé est bien mince, quand les séquelles de l'histoire continuent à être présentes dans la vie collective.

Une *étude monographique* a été réalisée à Vichy afin d'étudier la trace, interprétée comme blessure identitaire par les Vichyssois, de l'installation du gouvernement de Pétain, pendant la Seconde Guerre mondiale, dont le souvenir est périodiquement réactivé par les médias.

Les observations effectuées sur le terrain, montrent que depuis quelques années, les habitants de Vichy se sont mis à reconstruire leur histoire et en donnent une autre version. Ainsi, Napoléon III, ayant séjourné dans la ville pour des cures (1861-1864), est actuellement porté en héros : son buste est réinstallé dans les parcs, les rues sont rebaptisées « rue Eugénie », « boulevard Impérial », les visites touristiques font maintenant état de son passage... En revanche le silence entoure la période de Pétain : aucun musée, aucune plaque ne fait apparaître le séjour du gouvernement de l'Etat français dans la cité. Il y a donc une scotomisation des lieux de la ville marqués par cette période. Les Vichyssois refusent cette identité qui les stigmatise (on a tendance à confondre encore le terme de « vichyssois » et celui de « vichyste »), d'autant plus que la majorité d'entre eux se sentent salis par une époque qu'ils n'ont même pas connue. Cette entreprise de reconstruction de l'histoire, repérée tant à travers la politique locale que dans les entretiens menés avec les habitants, est relayée par une véritable volonté de rénovation de la cité, mise en place depuis 1990, qui n'est pas sans rappeler, d'ailleurs, l'étude de **J.W. Pennebaker et R. Polakoff** (1990) au sujet de la ville de Dallas. En effet, suite à l'assassinat de J.F. Kennedy, les habitants, stigmatisés par l'événement (comme le sont actuellement les Vichyssois), devenaient les victimes d'un harcèlement médiatique. En quelques années, tout comme à Vichy, des moyens financiers importants ont été mis en place afin de rendre la cité « propre », de reconstruire des bâtiments et Dallas est devenue alors la ville du futur.

Les résultats de cette étude (**Valérie Haas**, 1997) permettent de mettre en évidence l'importante question des traces du passé, qui dégage les aspects psychosociologiques du rapport institutionnel et privé aux lieux de mémoire.

#### ■ Les revendications de la mémoire

Les mémoires collectives présentes sur un même territoire se confrontent aussi parfois aux institutions qui, selon l'idéologie du moment, cherchent à les unifier, afin de créer une mémoire de société.

Gérard Namer (1987, cf. *Lectures conseillées*), sociologue, s'est beaucoup intéressé aux rôles et aux pratiques commémoratives en France. Au lendemain de la

Seconde Guerre mondiale, deux mémoires se sont affrontées, celle des gaullistes et des communistes, autour d'un enjeu important : la réunification des Français derrière une histoire commune. La commémoration est traitée comme une mise en scène qui permet une réécriture de l'histoire, avec l'oubli de la période de 1939 et de la période de Vichy. Chez les gaullistes, la volonté est d'affirmer que les Français viennent de subir une guerre de trente ans, ce qui permet d'oublier l'entre-deux guerres et 1936, tout en présentant de Gaulle comme l'unificateur. Chez les communistes, il faut imposer l'image d'une orchestration de la résistance et faire oublier le pacte germano-soviétique ainsi que le pacifisme du parti communiste intérieur. Commémorer, pour Namer : « c'est d'abord jouer au présent le théâtre du passé » (Namer, 1987, p. 211), mais c'est aussi évacuer des souvenirs délicats ou honteux pour l'identité nationale. Commémorer implique donc une certaine pratique de l'oubli. Cette mémoire réunifiée sera colportée à travers des instances sociales, médiatrices de la mémoire comme l'école (manuels scolaires, enseignements), ou reprise par les mass médias qui donnent à voir une mémoire unitaire.

Dans une étude sur le procès de Klaus Barbie à Lyon, en 1987, dont la mise en scène avait été conçue en vue de sa diffusion par les médias, Denise Jodelet (*op. cit.*, 1992) a montré les conflits de mémoire existant entre les groupes en présence. Résistants, anciens combattants, déportés politiques et victimes de l'Holocauste se sont opposés dans la revendication d'un droit exclusif à porter la mémoire des crimes nazis. Par ailleurs, les difficultés rencontrées, après les procès des nazis à Nuremberg et d'Eichmann à Jérusalem, dans l'établissement d'une définition juridique des crimes contre l'humanité, traduit les conflits d'interprétation de pans entiers de l'histoire. Les crimes contre l'humanité n'ont pu être définis à Nuremberg par crainte d'inclure dans leur application certains acteurs de la victoire contre les nazis, à Jérusalem par refus des Israéliens de considérer d'autres victimes que celles du génocide. Leur définition a risqué d'être compromise à Lyon par suite de la volonté des défenseurs de Barbie d'étendre cette qualification à la colonisation française (cf. document 3 C 4).

Les enjeux identitaires et idéologiques de la mémoire sociale et/ou collective que ce parcours rapide a rendu saillants, pointent l'importance qu'il y a pour la psychologie sociale à l'étudier d'un double point de vue. Celui des risques de sa manipulation largement mis en évidence dans les sciences sociales (**Le Goff, J.**, 1988) ; celui du devoir de mémoire qui, s'il est revendiqué par de nombreux groupes, reste peu étudié dans les modalités de sa mise en œuvre. Il faut pour cela tirer les conséquences théoriques et méthodologiques du fait établi depuis Bartlett et Halbwachs que la mémoire sociale et/ou collective est une reconstruction du passé dans et par le présent.

### 3 - LA CONSTRUCTION DU PASSÉ DANS LE PRÉSENT

Cette perspective trouve un début d'accomplissement dans les recherches qui se sont centrées sur les interactions sociales pour étudier, dans la continuité de Bartlett, les phénomènes de co-construction de la mémoire et de la connaissance et leur transmission par le biais des rumeurs.

**Le Goff, J. (1988).** *Histoire et mémoire*. Paris : Gallimard.

## A/ LA CONSTRUCTION SOCIALE DES SOUVENIRS PAR L'INTERACTION

Le modèle du *joint remembering*, de la « co-construction des souvenirs » ou de la « co-mémoration » a été principalement développé par les psychosociologues anglo-saxons. Cette école anglaise, qui se réclame du **constructionnisme social**, s'interroge sur la façon dont la mémoire prend forme dans la conversation, dont elle se construit à travers les pratiques communicatives.

Plusieurs méthodes dites « conversationnelles » sont ainsi utilisées. David Middleton et Dereck Edwards (1990, *cf. Lectures conseillées*) proposent à des sujets de « se souvenir ensemble », faisant porter leurs observations sur différents groupes : des familles placées autour d'albums photos qui doivent raconter un même souvenir, des groupes de discussion se remémorant un film vu quelques semaines auparavant, ou discutant d'un événement de l'actualité (commémoration d'un homme d'État, vie d'un personnage public...), des personnes âgées soudées en groupe pour partager des souvenirs...

Ces auteurs définissent les activités mémorielles, telles que le souvenir, l'oubli, la réminiscence, etc., comme des activités qui sont par nature sociales, parce qu'elles sont inscrites dans et constituées par les pratiques sociales et communicatives de la vie quotidienne et les significations symboliques portées par le monde naturel.

### ■ Une mémoire purement discursive

Cette vision rend caduque le dualisme entre mémoire individuelle et mémoire sociale, entre la localisation de la mémoire à l'intérieur ou à l'extérieur de l'individu. C'est pourquoi ces chercheurs ne prennent pas en compte les facteurs sociaux intervenant sur la mémorisation et remettent en cause son caractère intraindividuel. Le problème pour eux n'est pas d'étudier comment l'expérience passée est représentée dans des états mentaux internes, mais comment des versions des événements et des processus qui constituent cette expérience sont construites dans les pratiques communicatives. Le souvenir est élaboré dans la discussion d'une manière rhétorique et polémique et a un caractère idéologique. Ainsi, la conversation est tenue pour pivot de la constitution sociale de la mémoire, produite dans et par une activité conjointe d'échange et de discussion. Ici, la conception du caractère collectif de la mémoire tient à ce qu'elle est essentiellement *interactive* parce qu'elle est produite par le groupe lui-même.

## B/ MÉMOIRE ET RUMEURS

Une façon d'entreprendre l'étude de la transmission de la mémoire peut se faire à travers les *rumeurs* par le biais de la communication de masse. Ce terme de rumeur, couramment utilisé dans le langage quotidien, est l'objet d'études en psychologie sociale depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

### ■ Aspects processuels de la rumeur

En 1945, G. Allport et L. Postman construisent un paradigme expérimental permettant de mettre en évidence les transformations du message circulant en chaîne. Ils distinguent trois phases facilement repérables lors d'études en laboratoire : la réduction (le nombre retenu de détails du récit diminue jusqu'à trouver une certaine stabilité), l'accentuation (perception, rétention et reproduction accentuée de certains traits) et l'assimilation (intégration du récit selon les intérêts, habitudes et sentiments de ceux auquel il s'adresse). La référence à la

rumeur n'est pas sans présenter des parentés avec l'approche de la mémoire sociale de Bartlett (1932, *cf. Lectures conseillées*). Mais cette fois-ci, nous nous trouvons à un autre niveau d'analyse, dans la mesure où la rumeur y est considérée dans son élaboration et sa circulation publique et collective.

C'est d'ailleurs seulement à condition de traiter la rumeur comme phénomène collectif posant les cadres et les bases du travail social sur la mémoire, qu'il devient possible d'intégrer dans ce dernier les dimensions historiques et culturelles. La rumeur remplit selon Rouquette quatre fonctions interdépendantes pour la pensée sociale : une fonction explicative (la rumeur permet de comprendre et de justifier un aspect de la réalité que les individus redoutent ou contrôlent mal), une fonction pragmatique (la rumeur vise à produire des changements de comportements chez autrui), une fonction d'intégration sociale (la rumeur invoque et renforce la ressemblance entre les partenaires, leur communauté d'intérêt ou leur destin) et enfin une dernière fonction complémentaire à la précédente, de différenciation sociale, où la rumeur illustre ou accentue les distinctions, voire les oppositions entre les groupes.

### ■ Rumeurs et mémoire

Dans un ouvrage récent, M.L. Rouquette (*op. cit.*, 1994) s'intéresse à un événement ayant eu lieu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à Aigues-Mortes, dans le sud de la France. Au cours de la récolte du sel, des ouvriers italiens sont massacrés par une foule en émeute. Après avoir présenté les circonstances sociales et historiques de ce crime, ce chercheur s'attache à faire ressortir la façon dont cet acte raciste trouve ses racines dans des circonstances occasionnelles, mais aussi, combien sa permanence peut être saisie dans des discours actuels. Rouquette assimile la mémoire collective à une rumeur, son parcours est le même que celui décrit par Allport et Postman : « Comme dans la transmission des rumeurs, en effet, la réduction, l'accentuation et l'assimilation y jouent de telle sorte qu'elle révèlent les systèmes de représentations et de croyances des individus, et qu'elles expriment finalement le mode d'insertion du souvenir dans l'histoire actuelle. Ces mécanismes, à l'insu même de ceux qui les appliquent, servent les projets du moment, appuient les formes d'intelligibilité actuelles et contribuent à orienter ou à justifier l'action.(...) Vu ainsi à rebours, le passé connaissable oscille entre deux pôles : celui de la perte de sens par suite de la disparition de tout intérêt actuel et celui de l'appropriation intéressée aux problèmes du jour » (*cf. document 3 C 5*).

*Interactive ou interaction sociale* : ensemble des influences réciproques résultant de l'activité des divers membres du groupe social. (*Grand dictionnaire de la psychologie* (1992). Paris : Larousse, 393.)

*Rumeur* : forme d'expression et de manifestation de la pensée sociale qui prend la forme d'une proposition ou d'un récit à contenu aversif ou agressif, non vérifiable directement, que se transmettent des individus socialement proches et impliqués dans une situation. (Michel-Louis Rouquette. *Grand dictionnaire de la psychologie*. 1992). Paris : Larousse. 683.)

Allport, G.W. et Postman, L.J. (1945). The basic psychology of rumor. *Transactions of the New York Academy of Sciences*. Series II, VIII, 61-81. Trad. fr., in A. Lévy. (1965). *Textes fondamentaux de psychologie sociale*, Tome 1.

## CONCLUSION

L'étude conjointe de la pensée et de la mémoire sociales constitue un domaine émergent qui devrait être développé pour enrichir et unifier les approches de la psychologie sociale. Celle-ci n'aurait que bénéfice à intégrer dans ses recherches empiriques des thèmes qui ont surtout été abordés dans les sciences sociales et à prendre en charge certaines de leurs problématiques théoriques. Elle pourrait en retour apporter une contribution originale en analysant la façon dont les dimensions cognitives, émotionnelles et subjectives interagissent avec les influences sociales, aux différents niveaux de la relation entre l'individu, la société et la culture.

Les problèmes posés par les manipulations sociales de la mémoire ne sauraient laisser indifférente une discipline qui se donne pour vocation l'étude des problèmes de société. Un vaste champ de réflexion s'ouvre ici qui concerne la façon dont peuvent être formées et changées les attitudes par la connaissance d'événements passés dont la signification peut être pertinente pour comprendre des situations sociales et politiques et les affronter dans le présent ou l'avenir.

D'autre part, les enjeux épistémologiques qui animent les débats actuels sur la mémoire invitent à développer des recherches permettant de mettre à l'épreuve les modèles proposés. On peut s'attendre à ce qu'une psychologie authentiquement sociale s'occupant de la mémoire après un oubli institutionnel d'un demi-siècle, soit en mesure de concourir à l'élaboration de nouveaux paradigmes visant à intégrer les dimensions sociales et psychologiques de la mémoire mises en évidence dans les approches cognitivistes, constructivistes et celles des sciences sociales.

## DOCUMENT PROPOSÉ

### 3 A 1 - La spécificité des objets de la psychologie sociale

#### 1 - PRÉSENTATION DU DOCUMENT

Jean-Pierre Deconchy est professeur à l'université de Nanterre en psychologie sociale. Outre ses nombreuses recherches sur la notion de croyance, il consacre aussi son temps à l'épistémologie de la psychologie sociale et insiste notamment sur l'intérêt de l'expérimentation en milieu social naturel. Il nous livre ici ses réflexions sur la spécificité du travail du psychologue social.

#### Des objets « signifiants » pour l'homme

La psychologie sociale travaille sur des objets qui, pour l'homme, sont en tant que tel « signifiants », et qui le sont à de multiples niveaux de son activité, de sa pratique sociale, de ses tentatives d'élucidations du monde, en particulier du monde des interactions sociales. C'est en vain que le psychologue social, même s'il est de tendance ou d'obédience expérimentaliste, penserait pouvoir travailler (comme c'est la tendance et même la tentation de certaines recherches en laboratoire) sur des fonctionnements à ce points ponctuels, minimaux, « élémentaires », « fondamentaux », qu'ils pourraient être détachés sans dommage du monde global des interactions historiquement datées et situées. C'est précisément le jeu des significations, que les individus – seuls ou organisés – concèdent à ce monde global et qu'ils y découvrent, qui peut faire de ces fonctionnements élémentaires de véritables fonctionnements sociaux. Il est peu probable que, dans un site social donné, l'application de la méthodologie scientifique à des objets de ce genre

puisse être pensée en termes rigoureusement et strictement technologiques et qu'elle n'ait aucune dimension ni aucune harmonique « idéologique ». Les modèles d'interaction entre, d'une part, les significations individuelles et sociales que les individus concèdent à un ensemble de données sociales et culturelles et d'autre part, l'entreprise d'élucidation scientifique de la structure et des fonctionnements de ces données ne peuvent apparaître simples et « élémentaires » que si l'on s'obstine à penser que le concept de « neutralité » scientifique (pourtant non dénué de portée) suffit à démêler la complexité et que si on le considère lui-même comme idéologiquement inerte. En fait, interviennent là une série de modèles interactifs prodigieusement complexes: nous ne pensons pas que les théories classiques en psychologie sociale, – notamment expérimentales –, parviennent à les débrouiller et il est peu probable qu'une épistémologie cohérente de la psychologie sociale pourra se constituer en les laissant inexplorés.

Deconchy, J.P. (1982). *Psychologie sociale, systèmes sociaux et idéologies*, II, 23-50.

#### 2 - QUESTIONS DE RÉFLEXION

- Qu'entend Jean-Pierre Deconchy par objets « signifiants » pour l'homme ?
- Pourquoi insiste-t-il sur l'importance des interactions historiquement datées et situées dans le cadre d'études en psychologie sociale ?
- Quelle peut être la tentation de certains chercheurs en laboratoire ?
- Pourquoi remet-il en cause la neutralité scientifique du chercheur en laboratoire ?